

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

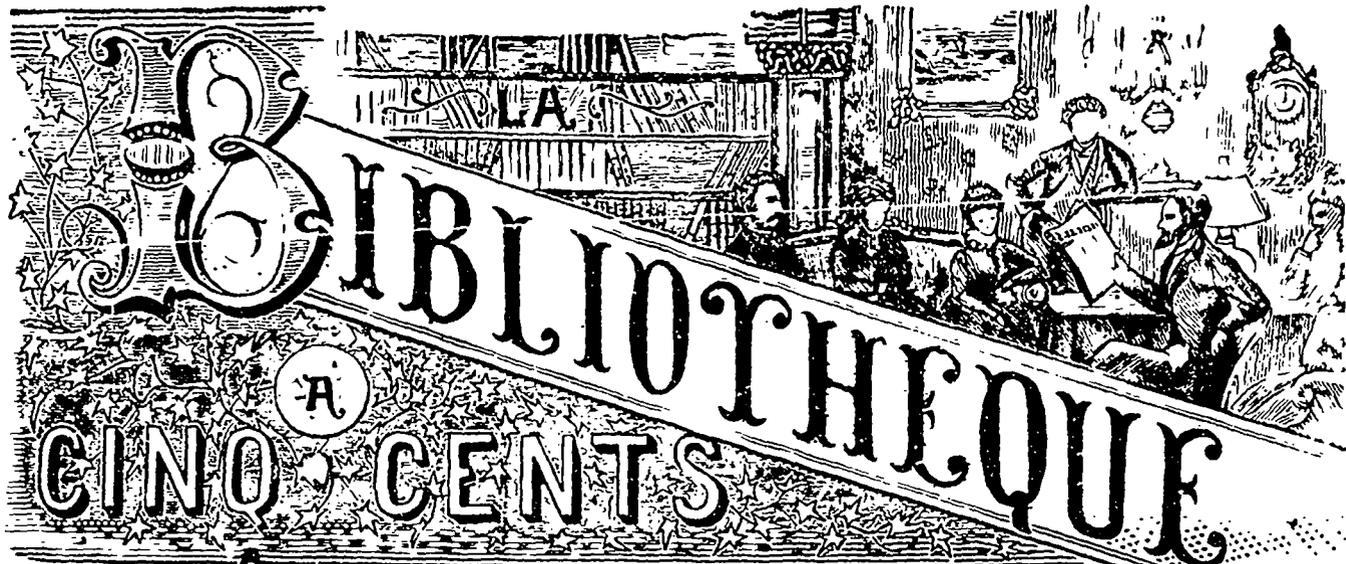
- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par FOIRET, BESSETTE & C^{IE}, 150, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN
\$2.50 }

MONTREAL, 27 OCTOBRE 1887

{ UN NUMERO
5 CENTS }

No. 3

VŒU DE HAINÉ

Première Partie : **LE CHAT DU BORD**, par ERNEST CAPENDU



La seconde volée avait enfilé les batteries de *The Queen-Anne*... (page 62)

VŒU DE HAINE

PAR ERNEST CAPENDU

PREMIÈRE PARTIE

LE CHAT DU BORD

I

LE TIMONIER

—Le chat ?

—Oùs qu'est le chat ?

—Eh ! Fignolet ! moussaillon ! Le chat ! amène le chat !

—Mais je ne l'ai pas, maître Nordèt.

—Amène File-en-Vrac, que je te dis !

—Puisque je vous répète que je l'ai cherché dans tous les coins et recoins de la cale, des batteries, du faux-pont et de la soute aux voiles : pas plus de File-en-Vrac que dans mon écubier.

—Passe-moi ce bout de garcette qui se promène là sous la drisse du grand foc.

L'enfant obéit, tout en rechignant de la façon la plus significative ; il se baissa et ramassa le long des bastingages un bout de grelin qu'il apporta au maître avec une expression de physionomie des plus piteuses. Le vieux marin fit passer sa chique de la joue gauche dans la joue droite, et sa pipe du coin droit dans le coin gauche de la bouche, double évolution que les matelots, et surtout les mousses, considéraient comme le symptôme le moins équivoque d'une colère prête à éclater ; puis il prit gravement le bout de corde que lui présentait l'enfant, et lui en faisant tourner rapidement l'extrémité devant le nez :

—Le chat ? répéta-t-il simplement.

Le mousse se recula en levant l'avant-bras comme pour parler ; son visage était empourpré, ses yeux lançaient des éclairs.

—Puisque j'ai pas vu File-en-Vrac ! dit-il avec une sourde impatience.

—Fignolet ? reprit le maître, sans cesser sa pantomime expressive, en ta qualité de moussaillon des moussaillons, c'est toi qu'es chargé de la garde du chat du bord ; c'est moi qui t'ai amateloté avec File-en-Vrac, et quand on est amateloté avec quelqu'un, c'est à la vie à la mort !... Or donc, quoi qu'il est devenu ton matelot ? Tu dois le savoir ! Si tu ne réponds pas, ce bout de garcette et tes épaules, ça va faire la *noyee* ensemble !

—Mais ! maître Nordèt, cria le mousse avec une grimace piteuse, je vous jure que...

—Fignolet, interrompit le vieux maître, ouvre un peu le pertuis de l'entendement. Aujourd'hui le chat du bord est introuvable, et z'hier z'au soir, en faisant ma ronde le second quart de nuit piqué, j'ai reniflé comme qui dirait une odeur de gibelotte près de la soute aux voiles ! Et t'avais passé deux quarts dans la soute aux voiles, Fignolet !

Ce nom propre, placé à la fin du discours, fut formulé d'une voix si tonnante que le mousse frissonna.

—Maître ! balbutia-t-il.

Le bout de garcette, tournoyant plus rapide, fendit l'air avec des sifflements aigus ; Fignolet courba le dos.

—Hors le petit foc ! commanda tout à coup une voix sonore ; borde et hissé, les huniers !

—En haut, les gabiers ! commanda aussitôt une autre voix. Nordèt jeta le bout de corde qu'il faisait tourner, et, saisissant un gros sifflet d'argent accroché à l'une des boutonnières de sa chemise de laine, il le porta vivement à ses lèvres : un son modulé retentit.

Toute la bordée de quart s'était précipitée ; en un clin d'œil la manœuvre fut exécutée et le navire, offrant plus de toile à la brise du sud-ouest, s'inclina coquettement en doublant son

allure. Son taille-mer fendait un flot d'écume et son sillage décrivait au loin une longue ligne dans laquelle voltigeaient, comme des feuilles sèches dans un tourbillon de vent, des bandes d'aleçons aux ailes noires et au ventre blanc.

La corvette courait bon bord, détachant nettement sa voile blanche sur le fond empourpré du ciel ; pas une voile, pas un point n'apparaissait à l'horizon. La terre devait être proche, mais elle n'avait pas encore été signalée. La *Brûle-Gueule* semblait se presser comme un cheval qui rentre et sent l'écurie.

A l'arrière du navire, l'officier de quart se promenait de ce pas régulier du marin qui est contraint de se procurer le plus d'exercice possible dans l'espace le plus resserré. Cet officier était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans au plus, au teint hâlé, aux cheveux blonds, à la physionomie fort belle, à la démarche dégagée. Il portait cet uniforme de fantaisie adopté par les officiers corsaires de l'époque et qui variait suivant la position de fortune du navire. Or, sans doute la *Brûle-Gueule* avait de belles parts de prises dans sa carène, car le jeune officier était richement costumé. Son pantalon était du drap le plus fin ; sa veste, soigneusement bordée au collet et aux parements ; une magnifique pièce de soierie indienne lui serrait la taille, et dans cette ceinture, d'un véritable luxe oriental, était passés une paire de pistolets aux crosses ornées de pierreries et d'incrustations d'or et d'argent et un poignard à lame longue et droite dont la gaine de velours rouge se terminait par une perle d'une grosseur extraordinaire.

Ce costume, un peu théâtral, s'harmonisait merveilleusement avec la physionomie de celui qui le portait et donnait un cachet d'originalité à l'énergique beauté de son mâle visage.

Le jeune officier se rapprocha du bastingage de tribord, appuya ses deux coudes sur le plat-bord, et braqua sa lorgnette dans la direction du nord-est. Il demeura ainsi plusieurs minutes dans une immobilité complète ; puis il se dressa et fit rentrer l'un dans l'autre les tubes de cuivre de l'instrument avec un mouvement d'impatience.

—Pas encore ! murmura-t-il.

—La mer est trop claire, mon lieutenant, et la lame trop longue, dit une voix. Quand nous approcherons de terre, la vague deviendra courte et houleuse et vous ne verrez pas à deux brasses de profondeur.

Le jeune officier se retourna ; un matelot à la physionomie intelligente et triste était derrière lui, une main appuyée sur la barre du gouvernail, l'autre posée nonchalamment sur sa hanche. Ce matelot, qui pouvait avoir à peu près l'âge de son chef, était de taille moyenne et admirablement proportionné.

Le lieutenant, après l'avoir regardé un moment, secoua doucement la tête.

—Ces indications de terre dont tu parles, dit-il, sont excellentes tout autre part que sur les côtes de Bretagne. Ici la mer est toujours profonde, car les falaises s'enfoncent à pic dans les flots.

—Cela est exact pour tout le reste de la Bretagne, mais pas pour la partie où nous nous trouvons en ce moment, mon lieutenant. Veuillez m'excuser si je me permets d'insister ; mais, à la hauteur de l'île de Sein, vous verrez que mes remarques sont justes.

Cette phrase fut prononcée avec un ton parfait de politesse, qui contrastait étrangement avec le costume tant soit peu délabré du timonier. Sans doute le lieutenant était habitué à ces manières extraordinaires du matelot, car il n'en parut nullement frappé. Se rapprochant de la barre en croisant ses mains derrière son dos :

—Es-tu bien certain de ce que tu dis, Kernoë ? demanda-t-il sans paraître attacher une grande importance à sa question.

—Parfaitement certain, mon lieutenant. D'ailleurs les faits parlent d'eux-mêmes. La pointe du Bec-à-Raz et l'île de Sein sont reliées ensemble par un véritable labyrinthe de passes dangereuses et d'effroyables écueils. De l'autre côté de l'île ces écueils se prolongent à plus de quatre lieues en mer, et ils sont si nombreux, si serrés, que, même par les temps les plus

calmes, le flot est toujours agité. Enfin, mon lieutenant, quand vous verrez la lame courte et sèche, et la mer noire et sans transparence, vous pourrez vous attendre à voir signaler la terre, mais pas avant.

Un silence suivit ces paroles prononcées d'une voix douce et agréablement timbrée. Le lieutenant regarda encore le matelot, mais le regard avait quelque chose de pénétrant et de singulièrement investigateur.

—Tu connais donc bien cette partie des côtes de France ? dit-il.

—Moi ? fit le matelot en détournant la tête et en affectant subitement un air naïf et indifférent. Oh ! mon lieutenant, je connais les côtes de Bretagne comme tous les matelots les connaissent.

—Je ne te parle pas des côtes de Bretagne ; je te parle des côtes de cette partie de la Bretagne, c'est-à-dire du littoral qui s'étend de la pointe du Raz au Conquet.

Et le jeune officier formula cette phrase en soulignant, pour ainsi dire, tous les mots. Le timonier rapprocha ses noirs sourcils, son front se plissa et un nuage passa sur sa physionomie qui prit une expression sauvage.

—Je ne comprends pas, dit-il.

Et, faisant un pas de côté, il maintint la barre des deux mains, paraissant concentrer toute son attention sur la marche de la corvette.

Le lieutenant tenait son regard clair rivé sur le matelot ; il se rapprocha encore de lui, et, lui posant la main sur l'épaule avec un geste familier, comme s'il eut agi avec un égal :

—Kernoë, reprit-il d'une voix douce, ne veux-tu donc pas enfin me comprendre ?

Le matelot ne répondit pas.

—Notre voyage touche à son terme. Dans quelques heures nous franchirons la passe du goulet de Brest, poursuivit le lieutenant. Une fois débarqués, qui sait quand et comment nous pourrions nous revoir ? Durant cette campagne que nous venons de faire, tu m'as sauvé la vie au péril de la tienne ; tu as été blessé pour moi en tuant les Anglais qui me menaçaient... J'ai contracté envers toi une dette de reconnaissance, pourquoi vouloir m'empêcher d'acquitter cette dette ?

—J'ai fait pour vous ce que tout autre eût fait, dit Kernoë avec un doux sourire ; ce que vous eussiez fait vous-même pour tout autre, monsieur Delbroy ; car vous êtes brave et bon marin. Ne parlons donc plus de cela.

—Si fait ! parlons-en, car l'heure est venue d'en parler, Kernoë ! Écoute, en débarquant, je veux chercher un commandement et j'espère le trouver. Veux-tu que je te présente au commandant pour me remplacer à bord de la *Brûle-Gueule* ? Veux-tu de simple matelot devenir tout à coup second de la corvette ? Crochetout y consentira, je t'en donne ma parole. Est-ce dit ?... je lui parlerai.

Kernoë se retourna vivement.

—Non, non ! dit-il.

—Tu ne veux pas que je parle ?

—Je vous en prie !

Il y avait dans l'expression de cette réponse une telle énergie que l'officier en parut vivement impressionné. Un silence puis long que le premier suivit cette cet échange de paroles, Delbroy, se penchant encore vers le matelot, reprit :

—Le hasard m'a rendu dépositaire d'une partie de tes secrets, alors que, blessé on me défendant et couché dans mon cadre, tu délirais, et sous l'empire de la fièvre tu m'as révélé des...

—Je délirais ! interrompit brusquement Kernoë, ce que j'ai dit ne doit donc avoir aucune signification.

—Peut-être... Mais cependant comment expliquer qu'un homme de votre valeur, qu'un homme instruit et bien élevé ainsi que vous l'êtes, soit engagé à bord d'un corsaire et s'obstine à demeurer dans un rang subalterne, quand dix fois l'occasion s'est présentée de...

—Lieutenant, interrompit respectueusement Kernoë, je vous demande pardon, mais nous approchons de terre, et j'ai besoin de concentrer toute mon attention pour bien gouverner le navire.

Delbroy se redressa lentement et inclinant légèrement la tête :

—Je vous demande pardon, je n'insisterai plus.

Puis changeant de ton brusquement :

—Timonier ! reprit-il, de cette voix brève et ferme habituée à dominer le bruit du vent, la brise fraîchit : laisse arriver d'un quart !

Kernoë obéit et la corvette, plongeant de l'avant, fila plus rapide sous l'effort de la brise.

Le lieutenant avait repris sa promenade et son regard interrogeait avidement l'horizon à tribord. Comme il passait devant le timonier toujours occupé à maintenir sa barre, son regard se détournait un moment pour venir envelopper le matelot tout absorbé dans son important travail. Delbroy poussa un soupir et continua sa promenade.

—La vérité lui est-elle échappée dans son délire, murmura-t-il en se mordant les lèvres, ou bien les paroles qu'il débitait n'étaient elles pas le résultat d'un songe ?... Cette femme dont il parlait... cette ferme de la Bretagne... cet homme qu'il nommait son père... tout cela est-il vrai ?... Si c'était vrai, cette femme, ce serait celle que... non, non, ce n'est pas possible !... Et cependant il parlait de la baie de Douarnenez, du Camaret, et quand je l'interrogeais là... tout à l'heure...

Delbroy réfléchit un moment. Il s'arrêta, lança autour de lui un regard rapide pour inspecter l'état du navire et reprisant sa marche :

—Je donnerais dix ans de ma vie pour savoir la vérité ! reprit-il. Oh ! il me faut trouver un moyen de la connaître, il le faut !

II

SEC COMME NORDËT.

Le dernier quart de jour était piqué, les bâbordais venaient de remplacer les tribordais à la garde du navire. Kernoë le timonier avait été relevé de son poste et M. Delbroy, le second de la *Brûle-Gueule*, après avoir donné le point à M. Hervey, le lieutenant en premier, qui prenait le quart à son tour, était descendu auprès du commandant.

D'ordinaire le second d'un navire prend invariablement le premier quart de jour, celui de quatre heures du matin à huit heures, le quart du lavage, de l'astiquage, du branle-bas général de propreté ; mais depuis le dernier combat soutenu par la *Brûle-Gueule* deux officiers ayant été tués, l'état-major s'était trouvé réduit à quatre hommes, y compris le commandant, et cet état de choses avait amené forcément une perturbation générale dans le service.

C'était une jolie corvette que la *Brûle-Gueule*, du plus fin modèle qui eût jamais occupé les chantiers de Lorient. On devinait, au premier coup d'œil, quelle devait être la supériorité de sa marche. Elle portait fièrement ses dix-huit canons, dont les gueules menaçantes se détachaient en noir sur sa ceinture rouge, et elle s'inclinait gracieuse pour glisser sur les vagues, bondissant sur la plaine humide comme un jeune cheval sur un champ de course.

Quoique née sur un chantier braton, la *Brûle-Gueule* avait pour armateur un riche Bordelais, et, quoique sa coque eût été parée par des mains royalistes, elle portait fièrement à sa corne le pavillon républicain. Par un singulier hasard, en effet, tous les ouvriers qui avaient travaillé à la construction de la corvette étaient devenus chouans, ennemis acharnés de la République. Quand le navire était encore sur cale, il portait le nom de la *Notre-Dame d'Auray*. Son constructeur, royaliste s'il en fut, avait eu la pensée de créer un navire pour l'offrir à la cause pour laquelle il s'était dévoué. C'était en 1793. La fameuse affaire de Quiberon, si tristement célèbre, survenue en 1795, avait achevé de ruiner le constructeur et de le jeter dans la cause des blancs. Il était parti un soir, abandonnant ses chantiers et emmenant avec lui tous ses ouvriers pour aller rejoindre dans les genêts les bandes de Bois-Hardy.

La nouvelle corvette venait précisément d'être achevée.

Lancée quelques jours auparavant, elle attendait sa mûture. Les sculpteurs étaient en train d'orner son couronnement et sa poullaine alors que le chef des travaux avait quitté Lorient. Le jour même qui précéda le départ du constructeur et de ses ouvriers, on était occupé à sculpter, par un surcroît de luxe, le nom de la corvette sur son arrière. L'artiste ouvrier en était à l'A de d'Auray, quand il avait appris la disparition du constructeur royaliste, juste au moment où les troupes républicaines entraient en ville. Il avait aussitôt abandonné le chantier pour n'y plus revenir.

La corvette saisie comme bien d'émigré (les chouans étant considérés comme tels) fut mise en vente au profit de l'Etat. Un armateur de Bordeaux, chaud patriote, l'acheta. Il avait achevé de l'aménager et de la mâter, puis il avait cherché un homme intelligent et hardi. Cet homme trouvé, un équipage fut engagé, et la corvette devint l'un de ces formidables corsaires qui ont fait la gloire de notre marine de 1795 à 1814. Seulement, au lieu de s'appeler Notre-Dame d'Auray, elle se nomma la *Brûle-Gueule*. Le nom à demi tracé, Notre-Dame d'A..., placé à l'arrière, fut néanmoins laissé, car, étant sculpté en plein dans le couronnement, il eût fallu pour l'enlever se livrer à des travaux importants.

La corvette, aménagée, armée, équipée avec soin, alla croiser sur les côtes d'Espagne. Ses premières campagnes furent si heureuses que le capitaine corsaire, confiant dans son équipage, résolut de lutter d'audace et de bonheur dans l'Océan Indien avec les *Duterte*, les *Surcouf*, les *La Cousinerie*, les *Marcof*, ces terreurs de la marine anglaise, ces grandes gloires de notre pavillon.

La *Brûle-Gueule* se montra digne de ses émules. Durant toute l'année 1798 et la première moitié de l'année 1799, elle tint la mer sans presque atterrir. Ses prises dépassaient les plus folles espérances : son armateur nageait dans la joie, quand un dernier combat, plus meurtrier que les autres, vint causer à la corvette des avaries telles qu'il fallut relâcher à l'Île de France.

Le gouverneur de l'île, le général Malartic, avait des dépêches de la plus haute importance à faire parvenir à Paris, et il n'avait pas un seul navire de guerre à sa disposition : *Surcouf* était en mer, *Duterte* malade des suites d'une blessure ; le général gouverneur s'adressa au commandant de la *Brûle-Gueule* et le chargea de porter ses dépêches en France. Cette nouvelle fut accueillie avec une joie frénétique par l'équipage qui, après une navigation de près de deux ans, entremêlée de tempêtes et de combats acharnés, n'était pas fâché d'avoir l'aimable perspective de quelques mois de repos sur la terre natale et la facilité d'y gaspiller follement les parts de prise gagnées au prix du sang.

La *Brûle-Gueule* réparée, on mit donc à la voile, le cap sur France. Jamais départ ne s'accomplit dans des circonstances meilleures. La pensée de revoir enfin cette patrie adorée dont on était séparé depuis si longtemps, d'y rentrer riche, heureux et glorieux, de retrouver des parents, des amis, auxquels on apportait fortune et honneur, était pour l'équipage un sujet d'allégresse perpétuelle.

On eût dit que le ciel eût voulu, lui aussi, contribuer à cette joie. La *Brûle-Gueule*, après la traversée la plus heureuse, atteignit la hauteur du cap Ortégal par une brise excellente et une mer superbe. La corvette courait droit sur l'embouchure de la Gironde, et bientôt ses vigies allaient signaler la terre, cette terre de France dont la vue allait faire battre tous les cœurs, lorsqu'eut lieu brusquement l'une de ces sautes de vent si communes dans le golfe de Gascogne.

La brise jusqu'alors favorable devint subitement contraire, le temps changea, une tempête éclata et la *Brûle-Gueule* dut fuir devant le vent qui la poussait vers le nord.

La tempête avait duré quatre jours. Le cinquième, le soleil s'était levé radieux, la mer s'était calmée et au vent impétueux avait succédé une bonne brise régulière. En pointant ses cartes, le commandant avait reconnu qu'il devait être à la hauteur du Finistère. Il résolut d'atterrir à Brest, quitte à faire prévo-

nir de là son armateur de Bordeaux. Les mesures prises en conséquence, la *Brûle-Gueule* avait mis le cap sur l'extrême pointe de la vieille terre armoricaine. A mesure que la journée avançait, la brise avait faibli ; puis, à l'heure où le soleil commença à décroître, la brise avait fraîchi de nouveau.

C'est ce jour-là précisément que nous posons le pied à bord de la *Brûle-Gueule*, c'est-à-dire dans les premiers jours de novembre 1799, ou pour mieux dire de brumaire de l'an VII de la République française.

Le quart pris, les ordres donnés et reçus, la route maintenue, l'équipage s'était groupé à l'avant, entre le beaupré et le mât de misaine. La manœuvre exécutée, les matelots avaient pris leur place, les uns couchés au pied du cabestan, d'autres appuyés contre les caronades, tous fumant, chiquant, se prélassant sur les planches grattées du pont, avec la béatitude de Turcs voluptueusement étendus sur un soyeux sofa.

Nordèt, le second maître, un vieux de la cale, suivant l'expression consacrée, était à cheval sur l'extrémité du beaupré toujours sa chique sous la joue droite et sa pipe dans le coin gauche de la bouche : ce qui, pour tous ceux qui le connaissaient (et Dieu sait si Nordèt était connu, depuis quarante ans qu'il naviguait !) continuait à signifier : tempête.

Chaque fois, que, dans des circonstances importantes, on apercevait le vieux maître, les matelots avaient coutume de se dire entre eux :

— Eh ! vieux, comment que Nordèt gouverne sa chique et sa pipe ?

Si on répondait : " Chique à bâbord et pipe à tribord," c'est-à-dire chique à gauche et pipe à droite, cela voulait dire : Le vieux maître est de bonne humeur, il sera indulgent, on pourra s'amuser, flâner sur les enfléchures et faire des niches au maître-coq, comme, par exemple, de le maintenir les pieds en l'air et la tête en bas, jusqu'à tant qu'il éternue, ce qui est une distraction que ne peuvent apprécier ceux qui ne l'ont pas goûtée.

Mais si à la question on répondait : " Chique à tribord, pipe à bâbord," alors il fallait filer proprement son écoute et ne pas burlinguer quand le sifflet de Nordèt avait retenti, car il arrivait instantanément au burlingueur un coup de pied encourageant qui l'aidait puissamment à gravir les enfléchures, ou un coup de poing qui lui épargnait la peine de faire lui-même un effort pour se baisser quand il s'agissait du grattage du pont.

Nordèt, dans son enfance, s'était nommé Pierrot, mais il y avait si longtemps que personne ne s'en souvenait, lui moins que tout autre ! Tout jeune encore, moussaillon, il avait été surnommé Nordèt parce qu'il était très-maigre.

D'abord et pour comprendre le motif qui avait dicté ce surnom pour cause de maigreur, il faut savoir que dans le langage des matelots, les points cardinaux (à l'exception du nord) se désignent d'une façon peu intelligible pour tout homme n'étant pas du métier. On ne dit ni est, ni ouest, ni sud, mais bien *é* ou *ét*, *ouâ*, *sur*, ce qui donne pour la dénomination des points mixtes, des mots tels que ceux-ci : *sîrouâ* pour sud-ouest, *norouâ* pour nord-ouest, *suré* pour sud-est, *nordèt* pour nord-est, etc. Maintenant il existe encore dans le langage coloré des matelots trois proverbes dont on fait une perpétuelle application. Ces trois proverbes qui ont le vent pour sujet sont : brutal comme mistral, mouillé comme surouâ et sec comme nordèt.

Or, Pierrot était maigre et naturellement sec, ce qui, suivant le proverbe, le faisant ressembler à nordèt, lui en avait valu le nom. En grandissant, le matelot avait semblé prendre à tâche de justifier ce nom, car sa maigreur avait augmenté dans des proportions telles qu'il était devenu plus sec qu'une feuille de parchemin.

Second maître à bord de la *Brûle-Gueule*, estimé de ses chefs et aimé de ses inférieurs, Nordèt était une espèce d'oracle qu'écoutait favorablement l'équipage. A force de s'enquérir de la façon dont Nordèt gouvernait sa pipe et sa chique, cette pipe et cette chique avaient fini par devenir le baromètre infallible de l'état moral des matelots.

Chique à bâbord, pipe à tribord, tout le monde était gai et joyeux. Chique à tribord, pipe à bâbord, chacun devenait soucieux sans trop savoir pourquoi.

Or, ce jour-là, où le vieux maître se tenait à cheval sur le beaupré, la chique était tellement à tribord qu'elle menaçait d'atteindre l'oreille droite, tandis que l'oreille gauche était chauffée vigoureusement par le fourneau de la pipe. Aussi, comme tous les fronts, étaient soucieux, comme pas une plaisanterie n'était hasardée, comme les manœuvres s'exécutaient, comme les mousses surtout filaient vivement, et comme le pauvre Fignolet, rappelé par un geste impérieux de son chef, demeurait immobile, debout, au milieu des matelots !

C'est que la fameuse question du chat venait d'être remise sur le tapis, question grave, importante s'il en fut, car pour les marins il n'en est pas, parmi les plus fâcheux présages, de pis que la mort subite ou la disparition inexplicable du chat du bord. Aux yeux des hommes de mer, l'un de ces événements est l'annonce certaine d'une catastrophe que le navire ne saurait éviter.

Naturellement la *Brûle-Gueule*, depuis qu'elle avait pris la mer, avait son chat, comme tout navire a son chat. Ce chat intelligent et qu'adorait l'équipage se nommait File-en-Vrac, ce qui signifiait courir en désordonné, nom que justifiaient parfaitement les allures vives et saccadées de l'animal. Or ce chat, qui avait fait toutes les campagnes, que chacun aimait et caressait, ce chat que l'on rencontrait partout, pour lequel les matelots se privaient de fricassées de rats, leur mets favori ; cependant ce chat, en faveur duquel on poussait la générosité jusqu'à se défaire même des bouts de chandelle recueillis dans les chambres des officiers, ce chat avait subitement disparu ! La veille, comme la tempête poussait son dernier mugissement, on avait aperçu File-en-Vrac ronflant dans le carré des officiers ; depuis cet instant, personne ne l'avait revu. C'était cet événement extrêmement grave qui faisait gouverner à tribord la chique de Nordèt, qui jetait un nuage sur la joie des matelots et qui paraissait placer le mousse Fignolet dans une position difficile.

— Or donc, disait le vieux maître, depuis cinq jours que le vent nous drossait et qu'on ne savait pas quand la brise adonnerait, les rations étaient moins belles. Le commandant savait ce qu'il faisait. Il n'y avait plus beaucoup de vivres à bord, puisqu'on croyait atterrir à la pointe d'Arcechon ou à la Tremblade, et c'était pas l'heure de la hombance. Fignolet ci-présent est sur son bec comme un requin, chacun n'en ignore...

— C'est pas moi qui ai mangé le chat ! s'écria le mousse.

— Tonnerre ! vociféra Nordèt, faut pourtant savoir la vérité ! Largue la chose en grand, moussaillon, ou je t'amure au bloc comme un gueux de pirate !

— C'est pas moi ! c'est pas moi ! criait Fignolet avec des accents d'une sonorité inqualifiable.

— Alors, oùs qu'est le chat ? reprenait le maître qui avait saisi le mousse par une oreille et le secouait avec une rudesse témoignant plus en faveur de la force des attaches cartilagineuses de l'organe que de la mansuétude du vieux matelot.

— Je ne sais pas, hurlait Fignolet.

— Faut que tu saches !

— Le chat ? le chat ? répétaient les matelots.

— Mais je ne sais pas ! beuglait Fignolet avec des intonations impossibles à qualifier.

— Le chat ? le chat ? répétaient les matelots avec une animation croissante.

— S'il a mangé le chat, cria une voix, faut lui faire faire un tour de garçotte des deux bords : c'est la seule façon de parer aux événements !

Fignolet se prit à trembler de tous ses membres.

III

FILE-EN-VRAC.

Comme tous les équipages corsaires, celui de la *Brûle-Gueule* était composé d'une foule d'éléments hétéroclites. Les Frères

la Côte (on nommait ainsi tous les matelots membres d'une certaine association, sorte de franc-maçonnerie maritime, dont la loi première était trois années de navigation authentiques dans l'océan indien) ; les Frères la Côte étaient pour la plupart des gens de sac et de corde, prêts à tout, aptes à tout, déterminés à tout. La plupart, il faut être juste, se battaient bien plutôt par amour des combats que par amour de l'or. Les parts de prise permottaient, il est vrai, de ces joyeuses bombances auxquelles les marins ne savent pas résister, mais à côté de part de prise, il y avait part de gloire, et, quand il s'agissait de riposter bravement au feu d'un bâtiment de guerre, bien qu'il n'y eût rien à gagner à la lutte, les hardis corsaires sentaient s'accroître leur intrépidité.

Crochetout, le commandant de la *Brûle-Gueule*, avait su choisir, parmi les Frères la Côte de l'Île de France, et son équipage avait une réputation justement méritée qui faisait frissonner de jalousie ses collègues.

Ce rude métier, où la mort vous apparaît chaque jour sous des aspects différents, finit, on le comprend, par développer d'une façon extraordinaire l'insensibilité de ces hommes incessamment aux prises avec les dangers de tous genres et de toutes sortes. Aussi, en s'entendant menacer d'un tour de garçotte des deux bords, le mousse avait-il pâli, car il savait ses compagnons parfaitement capables d'exécuter leur menace.

Reprenant ses cris, il jurait ses grands dieux qu'il ignorait ce qu'était devenu File-en-Vrac, mais les réclamations générales étouffaient sa voix.

— Le chat ? le chat ? hurlait-on. Où est le chat ?

— Le voilà ! dit une voix.

Chacun se retourna ; un matelot apparaissait sortant par l'écoutille. Il tenait à la main, par la peau du cou, un abominable chat au poil rougeâtre. Ce matelot, c'était Kernoe.

Il s'avança vers ses camarades et il jeta le chat aux pieds de Nordèt. La malheureuse bête demeura immobile, le corps roide, l'œil vitreux.

Le vieux maître, lâchant Fignolet, s'était baissé vivement et avait saisi le chat.

— Mort ! dit-il d'une voix lente. File-en-Vrac est mort ! Bonne chance à largué l'écoute !

Tous les matelots se regardèrent ; une expression de découragement se reflétait sur toutes les physionomies.

— De quoi qu'il est mort, le chat ? demanda un gabier.

— Il s'est empoisonné, répondit Kernoe. Je l'ai trouvé dans le fond de la cabine du docteur. Il paraît que la soute aux drogues était demeurée ouverte et File-en-Vrac aura pris les pilules pour des bonbons.

— Le chat du bord est mort ! disaient les matelots.

— Vous voyez bien que je l'ai pas mangé ! murmurait Fignolet avec orgueil.

Nordèt retira sa pipe de sa bouche et avec geste violent la brisa sur le pont.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, je donnerais toutes mes parts de prises pour que le chat du bord ne soit pas mort !

L'action du vieux maître avait été si inattendue, que les matelots demeurèrent muets de surprise. Chacun connaissait l'espèce de vénération, de culte même, que Nordèt professait pour ses pipes. Le vieux corsaire avait, au reste, une habitude qui attachait à chacune d'elles un souvenir presque historique. Nordèt, au premier coup de canon échangé avec un navire ennemi, prenait aussitôt une pipe entièrement neuve. Tant que durait la lutte, il fumait cette pipe ; puis il continuait à s'en servir jusqu'au jour où un nouveau combat s'engageait, il en choisissait une nouvelle. Sur l'ancienne, il collait un numéro correspondant à une note tracée sur un livret, et qui indiquait le combat représenté par la pipe.

Or, comme Nordèt avait cette habitude depuis qu'il était matelot, et qu'il s'était battu souvent, il possédait une magnifique collection de pipes qui formait la légende de ses campagnes. Chacun savait cela, chacun comprenait la vénération du vieux maître pour ses pipes ; aussi, en lui voyant briser brutalement l'un de ces objets qui lui étaient si chers, la stupéfaction fut-elle générale et profonde.

Un matelot, qui était en train d'examiner le cadavre du chat, s'avança vivement, et ramassant les débris de la pipe :

— Fallait mieux me la donner, dit-il avec regret.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? qu'avez-vous tous ? Pourquoi cet air de désolation ? demanda une voix brève.

Chacun se retourna respectueusement. M. Delbroy était là, les mains derrière le dos, interrogeant du regard les hommes qui paraissaient hésiter à lui répondre. De l'arrière où il venait d'apparaître, il avait remarqué l'extrême émotion qui s'était manifestée parmi l'équipage, il avait vu le geste de Nordèt, et, désireux de connaître la cause de cette émotion extraordinaire, il s'était avancé vivement sans être vu.

— Qu'y a-t-il donc ? répéta-t-il.

— Il y a, mon lieutenant, répondit Nordèt en désignant le cadavre de File-en-Vrac, il y a que le chat du bord est mort !

L'officier haussa les épaules.

— Quoi ! dit-il, est-ce donc un vieux matelot comme toi qui attache de l'importance à un semblable événement. Le chat est mort ! Eh bien ! crois-tu donc que la mort d'un chat puisse influencer sur le sort d'un navire ?

— Je crois ce que je crois, mon lieutenant, dit Nordèt en secouant la tête. D'ailleurs, et sans vous offenser, nos pères n'étaient pas plus mauvais marins ni plus bêtes que nous... Or ils croyaient au chat du bord, eux. Pourquoi que nous n'y croirions pas ? Jamais, au grand jamais, il n'y a eu exemple qu'un navire, après avoir perdu son chat, soit arrivé à bon port !

— Tais-toi et viens ici ! dit vivement l'officier.

Le vieux maître obéit. L'officier l'emmena à l'arrière :

— Je te défends de propager de pareils bruits qui ne sont bons qu'à décourager un équipage ! dit Delbroy d'une voix rude. D'ailleurs, ce que tu dis est stupide ! Comment peux-tu expliquer cela ?

— Dame ! fit Nordèt, comment que vous expliquez les sautes de vent, vous, mon lieutenant ? Et ce qui se passe dans le soleil, hein ? qui est-ce qui a relevé ce point-là ? Si on ne se connaît pas en soleil, pourquoi qu'on se connaîtrait en chat ?...

— Terre ! cria une voix tombant du haut de la grande lune.

— Vive la France ! crièrent les matelots en saluant le sol de la patrie.

Tous s'étaient précipités sur les bastingages, sur les enfléchures, pour mieux examiner l'horizon. Au loin, éclairé par les rayons rougeâtres du soleil qui s'enfonçait à l'occident, apparaissait une ligne bleuâtre qui semblait un point de démarcation entre le ciel et l'eau. Cette ligne bleuâtre, c'était la chaîne de falaises qui fortifie les côtes de la Bretagne.

— Dans quelques heures nous entrerons à Brest ! dit l'officier en frappant sur l'épaule du vieux maître ; tu vois bien, Nordèt, que la mort de ton chat ne signifie rien.

Le vieux maître secoua la tête sans répondre et s'éloigna pour regagner son poste à l'avant.

— N'empêche ! murmura-t-il tandis que toutes les voix saluaient joyeusement la vue de la côte, jamais, au grand jamais, il n'y a eu exemple qu'un navire, après avoir perdu son chat, soit arrivé à bon port. J'en suis pour ce que je dis.

IV

TERRE

Terre !... Il faut non-seulement avoir longuement navigué, mais il faut encore avoir subi toutes les privations, toutes les misères d'une navigation pénible, pour comprendre tout ce que renferme de joie, de consolation, de promesses, ce cri qui tombe du haut d'une barre de perroquet. Terre !... c'est la fin de toutes les douleurs et le commencement de tous les plaisirs, c'est le repos après le travail ; c'est l'abondance après le labeur.

Mais si en temps de paix ce simple cri : Terre ! renferme en lui toutes ces sensations profondes, que dire de ce cri en temps de guerre, alors qu'au lieu de tomber du haut de la mâture d'un bâtiment marchand, il est envoyé de vigie en vigie jus-

qu'au fond des batteries d'un navire de guerre ? Terre, c'est alors la réalisation de tous les rêves ; c'est le prix du sang versé, la récompense du courage et des fatigues ; c'est la distribution des parts de prise ; c'est le triomphe de la victoire, c'est l'amour, la bombance, les folies de tout genre ; c'est l'annonce d'une population entière qui va accourir au devant du matelot riche et glorieux ; ce sont les fleurs qu'on va jeter sous ses pieds, les lauriers qu'on va tresser sur sa tête ; c'est le coup de poing qu'il va échanger avec le terrien ; c'est la perspective enfin de la journée au cabaret, avec les chants, les cris, les injures et les luttes !

Aussi comme à ce cri la coque du navire se vide ! tout l'équipage est sur le pont, sur les vergues, dans la mâture, toutes les gorges vibrent ; toutes les mains s'agitent, et quand ce cri : Terre !... veut dire FRANCE ! quand il signifie PATRIE ! tous les yeux sont humides et personnes ne cache ses larmes.

Pour bien comprendre ce que vaut ce mot : Patrie ! ce que peut faire ressentir ce mot : France ! il faut avoir été longtemps sur une terre étrangère, il faut avoir vécu sous un autre horizon : ceux-là qui n'ont jamais quitté le sol natal ne sauraient apprécier ce que leur cœur contient d'amour pour le pays.

Il y avait deux ans que la *Brûle-Gueule* naviguait, il y avait deux ans qu'elle n'avait pas eu un seul instant de repos ou de trêve, il y avait deux ans qu'elle n'avait aperçu ces crêtes grisâtres des falaises qui encaignent une partie de nos côtes comme un rempart indestructible. Aussi, ce n'était pas de la joie que ressentait l'équipage corsaire, c'était une ivresse folle qui s'exhalait avec des huilements frénétiques.

Un seul homme ne partageait pas ces transports d'allégresse, un seul front demeurait sombre au milieu de visages rayonnants d'espérance. Nordèt, appuyé contre le cabestan, jetait un regard soucieux sur cette ligne vaporeuse dont la vue faisait battre les cœurs.

— Oh ! murmura-t-il avec un soupir, si le chat du bord n'était pas mort !

— Eh ! mon cher maître, s'il n'était pas mort, il serait vivant ! dit une voix enjouée.

Le maître se retourna : un matelot était près de lui ; c'était le même qui était venu annoncer la mort de File-en-Vrac, c'était Kernœ. Nordèt l'enveloppa d'un regard irrité, puis il lui tourna brusquement le dos. Kernœ se rapprocha du maître, et lui posant la main sur le bras avec un geste amical :

— Ne te fâche pas, lui dit-il, je ne voulais pas te mettre vent devant.

Un sourd grognement fut la seule réponse de Nordèt.

— Tu m'en veux ? Est-ce que Kernœ ne serait plus ton matelot ? Dans ce cas-là, tu aurais raison, Nordèt, la mort du chat du bord porterait malheur à quelqu'un !

Nordèt se retourna vivement, et saisissant les mains de son interlocuteur qu'il serra avec force :

— Kernœ, dit-il d'une voix rauque, voilà justement ce qui me chavire le tempérament à cette heure, c'est que le chat du bord est mort et que toi t'es mon matelot.

— Je ne comprends pas, mon vieux maître.

— T'as donc le pertuis de l'entendement calfaté ?... Le chat du bord est mort, c'est malheur au navire, mais quoi ! Le vieux maître a assez navigué pour ne craindre ni un coup de mer, ni un coup de garcette avec l'Anglais. Crois-tu que c'est pour ça que j'ai cassé ma pipe ? Bêtise ! Ce qui m'a mis la boussole à l'envers, matelot, c'est que c'est toi qui a trouvé mort le chat du bord, c'est que c'est toi qui l'a remorqué, c'est que c'est toi qui as relevé le point de sa crevaison enfin ! Or, vois-tu, ça, c'est connu, tous les vieux de la cale le savent : si la mort du chat du bord porte malheur au navire, elle porte encore plus malheur à celui qui l'annonce.

— Eh bien ! dit Kernœ en souriant, s'il doit arriver malheur, ne vaut-il pas mieux que ce soit à moi qu'à la corvette ?

— Eh ! l'un n'empêche pas l'autre, tu verras ! Et dire que t'es mon matelot ! s'écria Nordèt avec une colère sourde ; dire que je t'ai pris moussaillon et que j'ai fait de toi un vrai ga-

bier ; dire que t'es mon fils sur la mer, que nous avons navigué trois ans ensemble, que nous avons vingt fois abordé l'Anglais côte à côte ; que tu m'as quatre fois paré la coque avec la tienne et que j'ai fait avaler la gaffe à cinq goddem qui t'asticotaient ; dire que tu es éduqué comme pas un de l'état-major, qu'il n'y a pas un écrivain public capable de t'en remontrer, dire ça, Kernoe, et dire encore que le chat du bord est mort et que c'est toi qui l'as ramassé !... Tonnerre de Brest ! je donnerais toutes mes parts de prise présentes et à venir, toutes mes pipes, pour que...

En ce moment, Figolet le mousse passait triomphalement devant le vieux maître : l'enfant paraissait jouir avec orgueil de la justification de son innocence. Il lança un regard souriant à Nordêt.

—Cré moussaillon de malheur ! cria le maître en s'interrompant. Et dire que t'as pas mangé le chat !

—Eh non ! que je l'ai pas mangé, vous avez bien vu, répondit l'enfant.

—Tiens ! voilà pour t'apprendre !

Et Nordêt détacha au mouso un coup de pied qui fit bondir l'enfant par-dessus un paquet de cordages. Figolet poussa un cri de douleur. Kernoe se jeta entre lui et Nordêt.

—Pourquoi le frapper ? dit-il, il n'a pas mangé le chat !

—Eh ! fit le maître avec un mouvement d'épaules, s'il l'avait mangé !...

—Voile ! —cria une voix sonore qui parut tomber du ciel !

Un profond silence se fit.

—Où ? demanda l'officier de quart en embouchant son porte-voix.

—Au vent à nous, par le bossier de tribord ! répondit la voix qui partait du haut de la hune de misaine.

—Comment court-il ?

—Bâbord, comme pour nous accoster au vent.

L'officier sauta sur un banc et braqua sa lorgnette dans la direction indiquée. Au même moment, un autre cri retentit, tombant, lui, du perroquet de fougue :

—Voile !

L'officier se redressa avec surprise :

—Où ? demanda-t-il encore.

—Sous le vent, par la hanche de bâbord.

—Comment gouverne-t-il ?

—On ne sait pas : il est debout !

—Fabre ! dit l'officier en s'adressant à un jeune homme placé près de lui, descends prévenir le commandant.

Le jeune homme s'élança d'un bond et disparut par l'écotille.

Tout l'équipage s'était précipité interrogeant l'horizon avec une anxiété visible. On apercevait distinctement alors les hautes falaises signalées quelques instants plus tôt et dont les rayons du soleil couchant éclairaient les crêtes. C'était comme un long parapet s'étendant sur un premier plan, puis derrière, plus éloignées, d'autres lignes indiquant une rentrée des côtes et faisant faire saillie à l'extrême pointe qui se dessinait nettement.

C'était précisément de derrière cette pointe que venaient de surgir les deux voiles signalées successivement par les vigies de la *Brûle-Gueule*.

Toutes les longue-vue du bord, tous les regards étaient braqués sur ces deux voiles qui grossissaient de minute en minute.

Étaient-ce des amis ? Étaient-ce des ennemis ? Allait-on être salué par des cris d'allégresse ? Allait-il falloir se frayer un chemin à coups de boulets pour poser le pied sur cette terre de Franco dont la vue faisait battre tous les cœurs.

Un silence rendant cette anxiété si vive régnait à bord de la *Brûle-Gueule* : on n'entendait que le craquement des cloisons occasionné par le tangage et le sifflement du vent dans la mâture.

Les minutes sont des heures en pareil moment pour tous ces hommes sans cesse sur le qui-vive, sans cesse au moment de recevoir la mort ou de la donner.

En pleine mer, alors que le corsaire se promène sur les flots

comme le chasseur dans les forêts, la vue d'une voile est saluée par des cris d'enthousiasme ; mais quand après une longue, mais heureuse croisière, le navire rentre au port, gonflé de richesses, la vue d'une voile inquiète les matelots, et si cette voile est ennemie, l'inquiétude se transforme en rage ; car il ne s'agit plus alors de faire de nouvelles captures, mais bien de défendre sa propriété.

Or l'équipage de la *Brûle-Gueule* éprouvait en cet instant cette poignante inquiétude, et cependant personne n'osait parler, personne n'osait émettre une opinion.

En ce moment d'impatience générale, une tête apparut à l'écotille de l'arrière, et un homme sauta lestement sur le pont. Cet homme, qui pouvait avoir cinquante à cinquante-cinq ans, portait ses cheveux gris coupés très-ras en brosse ; son teint était cuivré, ses traits durs et énergiquement accentués, son regard ferme et froid. Les justes proportions de son corps, qui donnaient à ses gestes une grâce toute virile, décelaient une vigueur remarquable.

Cet homme, qui portait un costume fort simple, était le commandant de la *Brûle-Gueule*, le célèbre Crochetout, l'ami et le digne émule des Surcouf et des Marcof.

À sa longue-vue à la main, il se pencha sur les bastingages ; tous les regards se reportèrent aussitôt sur lui ; mais à peine avait-il eu le temps d'explorer l'horizon, qu'une troisième fois la vigie signalait une voile. Ces trois voiles avaient surgi toutes trois de derrière la falaise, et toutes trois paraissaient courir des bordées le long de la côte. Après un minutieux examen, Crochetout se redressa sans rien dire. Le second s'approcha de lui.

—Commandant, demanda-t-il, faut-il changer de route ?

—Inutile, mon cher Delbroy, répondit le capitaine corsaire de sa voix la plus calme. La brise est bonne, profitons de la brise. Faites larguer trois ris des huniers et la brigantine, monsieur Hervey !

Tout l'équipage se précipita pour exécuter cette nouvelle manœuvre, dont le but était d'augmenter la vitesse du navire. Crochetout, toujours à l'arrière, les deux bras appuyés sur les bastingages du bâbord, promenait sa lorgnette sur la mer dans la direction des côtes. Une des trois voiles, la première signalée, grossissait de seconde en seconde.

Après quelques minutes, le commandant se redressa, se retourna à demi ; un homme était là : maître Nordêt qui, durant la manœuvre, s'était rapproché de son chef. Crochetout fixa sur le vieux matelot un regard clair et perçant, et lui désignant d'un mouvement de tête les trois navires qui s'échelonnaient entre les côtes et la *Brûle-Gueule* :

—Qu'en penses-tu ? lui dit-il.

—Je pense... je pense, murmura Nordêt, que le chat du bord est mort et que...

—Tonnerre ! Je te parle de ces navires en vue ; voyons, qu'en penses-tu ?

—Dame, commandant, ce que vous en pensez, bien sûr. Au gabarit, à la mâture, au grément et à la façon dont ils torchent de la toile, c'est facile de reconnaître des bâtiments de ligne : c'est des Anglais...

—C'est ton avis ?

—En grand. Ah ! si le chat du bord n'était pas mort je...

Un juron prononcé avec une énergie formidable interrompit la réflexion du vieux maître : Crochetout venait de briser sa longue-vue sur le bastingage, et il parcourait le pont avec des coups de talons secs et nerveux décelant une violente colère.

—Voile ! voile ! répétèrent coup sur coup les vigies.

—Tonnerre de tous les diables ! vociféra Crochetout en s'arrêtant brusquement au milieu de son équipage, relevez ces voiles, enfants ! Autant de voiles, autant d'Anglais. Tous, vaisseaux de ligne. Tonnerre ! le port de Brest est bloqué : il existe une croisière anglaise et pas un signal sur les côtes !

—Oh ! si le chat n'était pas défunt, murmura Nordêt, les Anglais ne bloqueraient rien ?

Crochetout avait repris sa promenade saccadée ; tout à coup il s'arrêta encore. L'expression de sa physionomie était com-

plètement changée. Son visage avait repris sa sérénité ordinaire. Il promena autour de lui un regard investigateur, et apercevant son équipage silencieux et sombre :

—Eh bien ! quoi, reprit-il d'une voix tonnante, auriez-vous pour de l'Anglais, maintenant ? Voilà la France, voilà le pays ; qu'est-ce qui pourrait nous empêcher d'y aller ? Est-ce que vous croyez que c'est la crainte des goddem qui m'a mis en colère ? Allons donc ! c'est la surprise seule qui m'a fait monter le sang à la tête ! Si j'avais été prévenu, j'aurais pris mes précautions. Mes enfants, nous allons broser l'Anglais encore une fois et ce sera notre manière de fêter notre bienvenue en France. Ils ont une flotte qui bloque Brest. Eh bien ! on coupera la ligne, c'est pas malin. Allons ! Delbroy, de la toile au vent, encore, toujours, que la mâture craque, mais que nous coupions cette canaille qui vient là au vent à nous ! En haut les gabiers ! Hardi, mes frères de la Côte ! Nous avons des millions de part de prise à toucher en débarquant.

—Hourra ! cria l'équipage électrisé en se ruant sur les échelles.

En un clin d'œil la corvette fut couverte de toile. Une des qualités principales de la *Brûle-Gueule* était de bien porter sa voilure. on pouvait la surcharger. Couchée sur le flanc de tribord, elle était tellement inclinée sous le vent, qu'elle labourait la mer de bout en bout avec ses canons de gaillard. Ses mâts, courbés outre mesure, menaçaient de se rompre à chaque tangage, et la proue était parfois submergée entièrement à une hauteur effrayante. Il fallait un commandant comme Crochetout et un équipage comme celui qui lui obéissait pour risquer une telle manœuvre. Un coup de vent eût suffi pour faire engager la corvette, et un navire engagé, c'est-à-dire couché sur le côté, se relève rarement.

—Tiens bon la barre et gouverne droit, toujours au plus près ! dit Crochetout en passant son bras dans une manœuvre dormante pour se maintenir sur la déclivité extraordinaire du pont.

La *Brûle-Gueule* volait sur la lame. Le froissement des agrès, le sifflement aigu du vent à travers les cordages, le grincement d'un grand nombre de pièces de la carène mises en jeu par le tangage, le craquement des affûts de canon formaient un concert épouvantable à entendre.

Les falaises, qui se dessinaient à l'horizon grossissaient à vue d'œil, ainsi que la voilure des navires signalés depuis quelques instants.

L'un de ces bâtiments, le premier relevé par la vigie, courait droit sur la *Brûle-Gueule*, devançant les autres qu'il laissait loin en arrière. Toute l'attention du capitaine corsaire s'était concentrée sur ce bâtiment.

—Fabre ! cria-t-il au jeune officier qui s'était élancé sur les barres du petit perroquet, gouvernons-nous bien à sa rencontre ?

—Un peu sous le vent, commandant.

—Est-il loin ?

—Non, commandant ; on voit son bois lorsqu'il s'élève sur la lame.

—Quelle est sa voilure ?

—Il est sous ses huniers, les ris pris et sa misaine.

—Paraît-il gros ?

—Très gros, commandant. c'est au moins une frégate !

—Alors tant mieux ! dit Crochetout avec un sourire. Enfants, cela m'ennuyait de rentrer à Brest sans tirer un coup de canon, sans prise à notre remorque. Les Anglais nous apportent ce qui nous manquait. Hourra ! vive la France !

—Vive la France ! cria l'équipage.

—Delbroy, reprit Crochetout en s'adressant à son second, faites gouverner droit pour couper ce navire sous son beaupré. La *Brûle-Gueule* est assez vive pour risquer cette manœuvre. Tiens bon le souper de l'équipage : on mangera après la danse. Hervey, faites passer les manœuvres de combat ! Bosso partout ! En haut, vous autres ! Largue le petit hunier et le perroquet de fougue ! Encore de la toile ! N'arrive pas, timonier ! Là, bravo, les enfants ! nous tenons le goddem !

Puis après un silence :

—Apprête le pavillon ! ordonna Crochetout.

On le hissa en l'assurant d'une bordée.

—Vive la France ! répéta l'équipage.

L'enthousiasme était effrayant. Tous ces hommes, tout à l'heure inquiets et soucieux, étaient maintenant en proie à l'ardeur la plus fiévreuse. Entre eux et la patrie il y eût eu toutes les flottes anglaises réunies, qu'ils n'eussent pas hésité à s'élancer avec confiance.

En dépit de l'enthousiasme général, la physionomie de maître Nordèt était devenue sombre et triste :

—Ah ! murmurait-il tout en veillant attentivement à la manœuvre, s'il y avait seulement un exemple qu'un navire, après avoir perdu son chat, soit arrivé à bon port... mais non ! il n'y en a pas ! Encore, si Figolet l'avait mangé !...

En ce moment le mousse dont le nom venait d'être prononcé s'approcha de Nordèt.

—Maître, dit-il timidement.

—Quoi ? qu'est-ce que tu veux ? dit Nordèt avec colère.

—C'est le commandant qui m'envoie vous chercher.

—Le commandant ? où est-il ?

—Il vient de descendre dans son carré.

Nordèt, qui n'avait plus de chique depuis qu'il avait brisé sa pipe dans un moment de colère, Nordèt lança un long jet de salive dans la mer ; puis il s'essuya la bouche avec la manche de sa chemise de laine et il se dirigea vers la petite écouteille.

La *Brûle-Gueule* courait vers la terre avec une vitesse effrayante. Les falaises, se dessinant de plus en plus, montraient leurs contours rocheux dorés par les derniers rayons de soleil. C'était la pointe de Camaret qui apparaissait à l'horizon, cette longue langue de terre qui s'étend du cap de la Chèvre à Roscaven et qui sépare l'immense rade de Brest de la baie de Douarnenez.

Les navires signalés étaient tous groupés à bâbord de la *Brûle-Gueule* : évidemment ils formaient une ligne du Conquet au Camaret, obstruant ainsi l'entrée du goulet.

À tribord, la mer était libre à l'avant ; la falaise, rentrant subitement, laissait à découvert une baie magnifique.

—Sont-ils bêtes, ces chiens d'Anglais ! cria un matelot qui, assis à l'avant et se tenant accroché aux drisses des focs, se laissait submerger par les lames pour mieux voir ensuite ce qui se passait. Ils sont tous à bâbord, pas un à tribord ni sous le beaupré : on pourrait leur brûler la politesse si on était mal élevé ! et c'est ce que nous allons faire en leur rôtissant le nez. Kernoë, qui était près du matelot, sourit en hochant la tête.

—S'ils laissent la mer libre à l'avant, c'est qu'ils n'ont pas besoin de la garder ! dit-il. Elle se garde bien elle-même ; du cap de la Chèvre à la pointe du Raz, les passes sont si bonnes, qu'un navire qui s'y engage n'en sort jamais.

—Tonnerre ! mais nous courons droit dessus, Kernoë !

—N'aie pas peur, Cartahut, nous changerons d'allure avant d'arriver à l'entrée de la baie, tu verras ; la mer est libre à tribord ; le commandant sait bien ce qu'il fait.

—Voile ! cria encore la vigie : à tribord, au vent, à nous. Trois voiles.

Kernoë et le matelot se regardèrent.

—Anglais à tribord, Anglais à bâbord, et des écueils devant nous, murmura Kernoë.

—Et derrière, le vent qui nous pousse ! reprit Cartahut.

Les deux matelots se regardèrent encore.

—Le chat du bord est mort ! dit Cartahut, Nordèt a raison.

Kernoë secoua doucement la tête.

—Allons ! se dit-il en examinant la baie dont l'entrée se dessinait nettement et vers laquelle la brise poussait rapidement la corvette, allons ! si je dois mourir là, ce sera du moins une consolation ; peut-être pourra-t-elle mon cadavre sur la plage. . peut-être pourra-elle me voir encore ! Je crois décidément que Nordèt a raison : le chat du bord est mort. Bonne chance à largué l'écoute.

V

UNE MISSION DE CONFIANCE.

En arrivant devant la porte du carré du commandant, Nordèt poussa un *hum* ! sonore ; puis, après avoir frappé discrètement, il entra. Le corsaire était à demi couché sur une table que recouvrait une carte de marine. Près de lui, Delbroy se tenait immobile, les lèvres contractées et le front sombre. En entendant le bruit des pas du vieux maître, Crochetout tourna la tête.

— Réforme la porte, dit-il, et viens ici.

Nordèt obéit sans mot dire ; quand la porte fut refermée et qu'il se fut avancé, son bonnet de laine à la main, jusqu'au bord de la table :

— Vieux, lui dit brusquement Crochetout, il y a cinq ans que nous naviguons ensemble ; tu es un matelot fini en qui j'ai pleine confiance ; Delbroy est comme moi, et nous t'avons appelé pour tenir conseil. L'avis d'un vieux caïman de ton numéro est quelquefois bon dans les grandes circonstances.

Nordèt allongea le corps, roula ses petits yeux, et sa chique passa subitement de tribord à bâbord, témoignage non équivoque du contentement que la confiance du commandant causait au vieux maître d'équipage. Nordèt n'était pas précisément timide, mais dans les occasions difficiles, il ne trouvait guère à formuler autre chose, pour exprimer sa pensée, qu'une série de jurons sonores. Cette fois, par respect pour son chef, il n'osa jurer, mais il garda un profond silence.

Delbroy demeurait toujours immobile, et ses doigts crispés froissaient convulsivement l'extrémité de la carte qui pendait le long de la table.

— Devant nos hommes et pour leur donner du cœur au ventre, reprit Crochetout, j'ai parlé tout à l'heure comme il convenait de le faire. Ici, c'est autre chose : faut larguer la vérité en grand et du premier mot ; je vous dis : Je crois la corvette perdue. Qu'est-ce que vous pensez qu'il faille tenter pour la sauver ?

— Que les mistrals me démâtent ! murmura Nordèt ; le chat du bord est mort !

— La situation est simple, poursuivit Crochetout. Brest est bloqué... et pas un signal ! rien qui indique la présence de l'ennemi ! Enfin, reprit le corsaire en changeant de ton, les Anglais ont une ligne formidable qu'il serait stupide d'essayer de rompre ; forcer le goulet est donc impossible.

— D'autant que le chat du bord... murmura Nordèt.

— Le danger relevé, reprit le commandant, restait une chance : celle d'appuyer sur tribord et de mettre le cap sur Concarneau en doublant la pointe du Raz, au risque même de s'engager dans le détroit de Sein, mais sans nul doute les Anglais sont maîtres du détroit et peut-être bien de l'île elle-même, car les voiles qui viennent d'être signalées à tribord sont des voiles anglaises. La *Brûle-Gueule* est prise entre deux feux.

— Cré millions de... c'est le chat, continuait à murmurer Nordèt.

— Donc, poursuivit Crochetout avec un calme superbe, en telle circonstance la corvette peut-elle lutter ?

Un silence suivit ces paroles : ce silence n'était troublé que par le bruit des vagues se brisant sur la carène de la corvette, le sifflement du vent dans les agrès et le craquement des cloisons ; c'était une scène poignante et terrible que celle qui se passait dans ce carré de l'entrepont entre ces trois hommes, et ce silence avait quelque chose d'imposant, car de ce silence allait sortir l'arrêt d'où dépendaient l'existence de deux cents hommes et l'honneur du pavillon national.

— La corvette peut-elle lutter ? reprit Crochetout. Parlez ! Vous Delbroy, répondez au nom de l'état-major ; toi, Nordèt, répondez au nom des matelots. Vous connaissez tous deux notre situation ; encore une fois, répondez.

— Commandant, dit Delbroy d'une voix émue, puisque vous m'ordonnez de formuler nettement ma pensée, je dois vous la

dire tout entière. Dans mon âme et ma conscience, je crois que la corvette n'a aucune chance de salut.

— Elle ne peut lutter ?

— Elle ne peut lutter, répéta Delbroy d'une voix grave.

Le vieux maître fit un mouvement tellement brusque qu'il faillit avaler sa chique ; il porta la main à sa gorge pour chercher à rétablir la circulation de l'air.

— Pas lutter ! dit-il, quoi ! la *Brûle-Gueule* amènera son pavillon comme...

— Tonnerre ! hurla Crochetout en bondissant sur le vieux maître, qu'est ce que tu dis là, caïman de malheur ! La *Brûle-Gueule* amenera son pavillon quand c'est Crochetout qui la commande !

— Je dis... je dis, grommela Nordèt, que le chat du bord est mort et qu'alors tout peut arriver.

— Anglais à tribord et à bâbord, poursuivit le commandant ; derrière, la brise ; devant, les écueils ; partout l'ennemi. Belle fin de campagne, tonnerre ! la peau est vendue, il s'agit d'en tirer un bon prix. Réponds à ton tour, Nordèt ; crois-tu que la *Brûle-Gueule* ait une seule chance d'échapper au désastre ? Réponds nettement, clairement !

— Dame !... commandant !... faut dire que nous sommes drossés par une drôle de chance. Et tout ça parce que le chat...

— Connais-tu un moyen de sauver la corvette ? interrompit Crochetout.

— Il est sûr et certain que si j'en connaissais seulement la queue d'un...

— Tu n'en connais pas ?

— Non, commandant.

— Alors la *Brûle-Gueule* doit être coulée par les Anglais ou se briser sur les écueils ?

Delbroy et Nordèt firent un même signe affirmatif.

— C'est votre avis ?... c'est bien, c'est tout ce que je voulais savoir ; maintenant, je suis libre d'agir et j'agirai. Soyez tranquille ! si nous la dansons, les goddem sauront ce que leur coûtera la musique.

Crochetout se promenait rapidement en prononçant ces paroles ; il s'arrêta brusquement :

— Maintenant, reprit-il, pas un mot ! Que personne à bord ne soupçonne ce qui vient d'être dit ici. Si mes Frères de la Côte doivent mourir, il faut qu'ils ferment l'œil en espérant laisser après eux la victoire. Pour ce qui va avoir lieu, ma résolution est prise. Ce que je désirerais, c'est que, si je suis tué, comme cela est certain, et qu'un de vous échappe par miracle, celui-là puisse expliquer ma conduite à mes armateurs et au gouvernement, et que pas un soupçon de faute en telle circonstance puisse jamais planer sur ma mémoire ! Remontez sur le pont, Delbroy, veillez aux manœuvres, examinez l'ennemi, je vais vous rejoindre... Donnez-moi la main, mon ami, et comme l'un de nous peut être tué avant que nous ne puissions nous revoir dans l'intimité, laissez-moi vous dire que vous êtes un brave et digne marin, que vous avez merveilleusement accompli vos devoirs, et que je vous aime !

Et Crochetout tendit ses larges mains au jeune officier avec un geste empreint d'une véritable majesté. On devinait tout ce qu'il y avait de bonté dans ce cœur et de vigueur dans cette âme, à contempler ce regard à la fois doux, caressant et terrible qui enveloppait le second de la *Brûle-Gueule*.

Delbroy était très-ému ; mais, voulant être digne de son chef, il étouffa cette émotion poignante. Plaçant ses mains dans celles de Crochetout, il répondit par une amicale et respectueuse pression à la rude étreinte du commandant. Redressant ensuite la tête et se reculant d'un pas :

— Nous serons tous dignes de vous, commandant, dit-il, je vous le jure !

Et saluant avec dignité, il quitta le carré pour s'élancer sur le pont. Crochetout demeura un moment le regard fixé dans la direction que venait de suivre le second de la *Brûle-Gueule*. Il y avait une larme sous ses paupières basanées et noircies par la poudre.

—Pauvre garçon ! murmura-t-il, ce sera mourir jeune !

Puis après un silence :

—Bah ! reprit-il en se parlant à lui même, après tout ce sera une belle mort !

Nordet était resté debout près de la table, attendant que son commandant s'occupât de lui. Assez embarrassé de sa contenance, il roulait son bonnet de laine dans ses mains calleuses, se dandinant pour suivre les ondulations du navire et (pour me servir de l'expression consacrée par les matelots, faisant courir à sa chique bordées sur bordées, d'une joue à l'autre, ce qui indiquait de la part du vieux maître anxiété, embarras et surtout indécision.

Crochetout parcourait sa cabine sans paraître remarquer la présence de Nordet. Le regard du commandant se reportait sans cesse sur cette porte par laquelle Delbroy venait de disparaître.

—Si jeune, de si belles années devant soi et plus rien ! disait Crochetout. Un vieux loap comme moi, qui a bourlingué sa coque aux quatre coins du monde, ce n'est que demi mal : mais un si brave enfant !... Tonnerre ! que dira son père qui me l'a confié ?... J'en avais fait un homme... un vrai marin... et puis...

Crochetout frappa un si formidable coup de poing sur la table que les papiers posés dessus s'éparpillèrent sur le plancher. Nordet se recula. Ce mouvement attira l'attention du commandant. Crochetout vit les petits yeux du maître braqués sur lui comme deux caronades.

—Qu'est-ce que tu as à me relever le point comme ça ? demanda-t-il avec impatience.

—J'ai... répondit Nordet, c'est-à-dire sans vous offenser, mon commandant, c'est pas moi, c'est vous qu'avez l'âme en panne... et ça n'a rien d'étonnant, le chat du bord est mort, pour lors on est en ralingue et...

—Nordet, dit le corsaire, tu aimes le lieutenant Delbroy ?

—Comme le nœud aime la garçette, mon commandant.

—Eh bien ! tu vas me promettre que, s'il arrive malheur à la *Brûle-Gueule*, quand j'aurai été tué, tu veilleras sur...

Crochetout s'interrompit brusquement.

—Bah ! fit-il en changeant de ton, les pontons, la honte, les misères... il me maudirait et il aurait raison ! mieux vaut la mort, et nous filerons l'écoute tous ensemble !

Nordet roulait toujours son bonnet dans ses mains.

—Et dire que c'est le chat ! murmura-t-il. Et si le bon Dieu n'avait pas eu l'idée de faire des chats, à cette heure la *Brûle-Gueule* se pomoyerait sur le grelin de remorque des pilotes de Brest. À quoi que ça tient la vie ? Aussi on serait joliment bête d'y tenir ! C'est bon pour les terriens...

Tandis que le maître se livrait à ces réflexions, le commandant avait ouvert la porte de la cabine lui servant de chambre à coucher. Un simple hamac était accroché au-dessus d'une grande caisse dans laquelle Crochetout plaçait ses vêtements. Il poussa cette caisse et découvrit une grande ouverture pratiquée dans le plancher.

—Tu vois cette ouverture ? dit-il à Nordet.

—Oui, commandant, dit le maître.

—C'est par là que je puis descendre, moi, à la soute aux poudres.

—Oui, commandant.

—À la première bordée échangée avec l'Anglais, tu descends ici, tu te coucheras sur cette caisse et tu allumeras ta pipe et puis tu attendras.

—Oui, commandant,

—Tant que la corvette aura un homme pour manier une caronade, tant qu'elle aura une pièce en batterie et un boulet à tirer, elle fera feu... Quand elle n'aura plus rien... tu secourras ta pipe sur les poudres ! As-tu compris ?

—Commandant, dit Nordet en hésitant et en se grattant l'oreille.

—Tu vas jurer que, moi mort tu exécuteras mes ordres et que jamais la *Brûle-Gueule* ne sera amarinée, traînant son pavillon sens dessus dessous. Qu'elle saute, tonnerre ! quand elle ne pourra plus lutter, et que pas un de nous ne tombe vivant aux mains des Anglais. Jure-le !

—Mais, commandant...

Quoi ! tu as peur ?

—Peur ! tonnerre ! hurla Nordet avec une expression impossible à rendre.

—Alors, pourquoi ne jures-tu pas ?

—Mon commandant, vous voulez que je m'amarre là, dans votre cabine, pendant que là haut on se crachera au nez les boulets et les balles ? Nordet sera là comme un failli chien, à l'abri ! Pas possible, ça ! Je jurerais que je faillirais à mon serment. Mettre le feu aux poudres, nous faire sauter en nous crochant bord à bord avec un Anglais ! ah ! c'est beau, mon commandant, et je donnerais volontiers toutes les années qui me restent à vivre pour être à ce moment-là tout de suite ! Mais laissez-moi là haut à mon poste de combat et l'heure piquée, je vous jure...

—Et si tu es tué ?

Nordet demeura bouche bée sans trouver de réponse.

—C'est pas l'embarras, murmura-t-il enfin, le chat du bord est mort.

—Allons ! jures-tu ?

Nordet hésita encore, mais cette hésitation fut de courte durée.

—Eh bien !... oui ? je jure ! dit-il, que je mettrai le feu aux poudres, que je ferai sauter la *Brûle-Gueule*, plutôt que de la laisser amarrer, mais, mon commandant, je ne peux pas vous jurer de rester là pendant la danse... Je faillirais, j'en suis sûr...

Le vieux maître prononça ces paroles d'un ton si tristement désolée, que Crochetout n'insista plus.

—Tu te battras, dit-il, mais le moment venu...

—Tonnerre ! interrompit Nordet, comptez sur moi !

Crochetout s'approcha du maître, lui prit la main et la lui serra vigoureusement :

—Merci, vieux ! dit-il.

—Pas de quoi, mon commandant ? murmura Nordet.

—Maintenant, en haut ! à ton poste ! et pas un mot à qui que ce soit, même au second et au lieutenant. Ma résolution ne doit être connue que de toi seul. Le moment venu, personne à bord ne doit faiblir. Il ne peut pas être écrit dans les annales de la marine qu'un des Frères de la Côte, commandé par Crochetout, soit jamais tombé vivant aux mains des Anglais !

—Compris ! dit le maître.

Le commandant ouvrit la porte de son carré et s'élança sur le pont. Nordet le suivit.

—Et dire, groumelaient le vieux marin, que tout ça, c'est parce que le chat... Après ça, faut mieux qu'il soit mort : les Anglais l'auraient peut-être pris !

VI

BRANLE-BAS

Au moment où le commandant posait le pied sur le pont, la corvette, plus inclinée que jamais, paraissait redoubler de vitesse. Crochetout jeta un rapide coup d'œil sur la mâture qui pliait comme un roseau sous l'effort des voiles ; puis ce regard se reporta sur les navires anglais qu'à chaque tangage on apercevait plus distinctement.

La situation devenait de plus en plus critique : à tribord, trois voiles apparaissaient à distance encore trop grande, il est vrai, pour qu'on pût les distinguer nettement, mais il n'y avait pas à douter que ces voiles fussent ennemies ; à bâbord, la ligne du blocus qui encoignait le goulet de Brest devenait bien distincte. Trois de ces navires couraient rapidement sur la corvette, le premier surtout, avec une vitesse remarquable ; il avait une avance d'au moins trois lieues marines sur les deux autres, et sa marche était tellement supérieure, qu'à l'instant où le regard du corsaire français se porta sur lui, il était à portée de canon de la *Brûle-Gueule*.

C'était une magnifique frégate anglaise de soixante canons,

dont la coque dominait celle de la *Brûle-Gueule*, comme une tour domine un chalet. L'équipage de la corvette examinait attentivement ce premier ennemi, et le silence profond qui régnait attestait l'impression que ressentait chaque matelot. Un sombre découragement était dans tous les regards, et cette froide résolution de mourir qui ne manque jamais au marin en présence d'un péril inévitable, cette résolution qui souvent fait sa faiblesse et cause sa perte, se lisait sur toutes les physiologies.

Crochetout fronça ses épais sourcils et un juron énergique s'échappa de ses lèvres.

— Tonnerre ! s'écria-t-il en croisant ses bras sur sa large poitrine, est-ce que mes Frères de la Côte sont devenus de faillies chiens ? Qu'est-ce que vous avez tous, avec votre frimousse chavirée ? Est-ce que vous vous croyez déjà dans les pontons de Portsmouth ? Soyez calmes ! moi vivant, pas un de vous, je vous le jure, ne sera croché par les goddem !

Tous les matelots entouraient le commandant et le considéraient avec cette avidité d'enfants examinant un colosse. Crochetout était un demi-dieu pour ses hommes ; aux premières paroles du commandant, toutes les têtes s'étaient redressées ; aux dernières, tous les fronts avaient commencé à s'éclaircir. Crochetout s'aperçut de l'effet produit. Il sauta sur son banc de quart : Delbroy, Fabre et les autres officiers étaient en face de lui ; l'équipage, libre de son temps puisqu'il n'y avait aucune manœuvre à exécuter, serrait ses rangs pour se rapprocher du capitaine corsaire.

— Eh bien ! poursuivit Crochetout, la situation n'est pas commode, on le sait. Est-ce une raison pour s'embarquer la cervelle en grand et se dresser l'âme vent dessus, vent dedans ? Crochetout est là ; n'avez-vous plus confiance en lui ?

— Si ! si ! Vive le commandant ? cria l'équipage.

— Alors, chacun à son poste, et attendons les goddem. Fabre, de l'eau-de-vie, du rhum, du punch ! Défoncez mes caisses ; c'est moi qui aujourd'hui veux rafraîchir mes Frères de la Côte ! En haut, les tambours ; bats la générale, voilà les Anglais à nous ! Branle-bas de combat !

— Branle-bas ! répète l'équipage électrisé par la vue et les paroles de son commandant.

Delbroy s'est élancé à l'avant pour prendre son poste sur le gaillard. Les Frères de la Côte se sont précipités, muse par une même ardeur. Le moment est pressant, la frégate est proche, mais l'équipage sent la colère le mordre au cœur et tout sera bientôt paré. D'ailleurs, chacun a honte du moment d'hésitation ressenti.

Les sifflets des maîtres d'équipage font entendre leurs sons aigus à la modulation étrange. Le charivari commence.

En un clin d'œil hamacs et sacs sont déchirés, roulés et apportés sur les bastingages qu'ils doivent préserver de la mitraille ; les coffres d'armes sont apportés et ouverts : piques, poignards, haches, fusils, pistolets, carabines, sont distribués, tandis que les mousses étalent sur le pont le sable fin qui doit boire le sang et empêcher les matelots de glisser.

Devant et derrière, les soutes à poudre sont ouvertes ; les fanaux sourds éclairent le puits sacré de leurs lugubres rayons, et d'autres fanaux, suspendus et espacés dans les batteries, sont allumés, car la nuit peut venir avant que le combat soit terminé, et il faut que les canonnières n'aient pas d'autres soucis à prendre que celui de servir leurs pièces.

Les non-combattants, c'est-à-dire les interprètes, les aides-chirurgiens, les commissaires aux vivres, les domestiques, les cuisiniers, sont échelonnés de distance en distance, depuis les soutes aux poudres et aux boulets jusqu'aux batteries et au tillac, afin d'approvisionner constamment les caronades et de recevoir les blessés.

Dans la cale, hors de l'atteinte du feu ennemi, les chirurgiens dressent leurs tables d'opérations, garnissent les lits, éventrent les sacs de charpie, déroulent les bandes de toile et étalent soigneusement leurs troupes aux instruments brillants.

Dans la mâture et dans les agrès, les gabiers passent en double les cordages nécessaires aux manœuvres les plus impor-

tautes, les hunes reçoivent leur contingent de grenades et de carabines ; les filets d'abordage sont suspendus aux basses vergues, les grappins se balancent en montrant leurs ongles de fer. La barre du gouvernail de rechange est apportée en cas d'avarie.

Enfin les panneaux se ferment, les garde-feux remplis de gargousses arrivent à leurs pièces, les écouvillons et les refouloirs se rangent aux pieds des servants, les baïlles de combat s'emplissent d'eau, les boute-feux fument, les chiques sont renouvelées, les pipes allumées... le silence se rétablit partout.

Alors Delbroy, qui a veillé à tout, qui s'est occupé de tout, Delbroy descend dans les batteries, dans la cale, dans les entre-ponts et les faux-ponts, puis il remonte sur le tillac, il examine la voilure, l'ensemble du navire, et s'avance gravement vers son chef, qui l'attend calme et impassible.

— Commandant, dit-il, tout est paré pour le combat.

— Bien, monsieur, répond Crochetout.

Et le commandant se retourne pour examiner la position de l'ennemi : la frégate et la corvette couraient rapidement l'une vers l'autre.

— Nous avons le temps ! murmura-t-il.

Puis élevant la voix :

— Passe derrière border l'artimon !

C'est le signal de la bombance. Le punch brûle sur le gaillard d'arrière, les bouteilles sont rangées sur le pont, un baril de rhum est défoncé.

— Hourra ! crie l'équipage en se précipitant.

Et l'orgie commence... chacun de ces hommes qui boit là en riant, en chantant, en criant, sait que dans une heure il aura l'océan pour tombe et qu'il tombera le corps déchiré ! Heureux celui qu'un boulet tuera sans souffrances ! mais, bah ! est-ce qu'il ne faut pas finir toujours par là ? Une belle mort, quand on tombe au milieu des amis en frappant les ennemis, en voyant flotter au-dessus de sa tête le glorieux pavillon de la patrie, en ayant pour dernier cri celui de : Vive la France !

Crochetout, l'œil en feu, se frottait les mains avec une rage fiévreuse.

— Braves gens ! braves gens ! disait-il. Oh ! si je n'avais qu'un Anglais... si même je n'en avais que deux !...

— Et si le chat du bord n'était pas mort ! murmura une voix.

Crochetout se retourna : Nordèt était là, ainsi que Delbroy. Le regard du commandant, ce regard tout à l'heure flamboyant, avait quelque chose de caressant et de paternel. Du geste, Crochetout appela le jeune officier près de lui.

— Delbroy, lui dit-il en l'entraînant près du bordage, c'est moi qui t'ai conseillé de te faire marin. Aujourd'hui, regrettes-tu d'avoir embrassé cette carrière ?

— Oh ! commandant ! dit Delbroy avec un accent de reproche, pouvez-vous supposer cela ?

— Je ne suppose pas : je t'interroge.

— Eh bien ! commandant, je vous remercie.

— Si c'était à refaire ?

— Je vous prierais encore de m'embarquer avec vous.

— De sorte que tu n'as aucun regret ?

— Aucun.

— Et cependant... tu vas peut-être mourir !

— Que voulez-vous, commandant ! nous mourrons tous, et glorieusement, en nous engoutissant avec notre pavillon cloué à la corne, et en France on dira de nous : C'étaient des braves ! Et peut-être qu'on pleurera d'orgueil en pensant à nous ! Seulement, j'aurais voulu embrasser mon vieux père !

— Et c'est tout ?

Delbroy tourna la tête comme pour fuir le regard du commandant.

— C'est tout ! murmura-t-il.

Il y eut un silence. Crochetout se pencha vers son second :

— Et... elle ! dit-il. N'y penses-tu donc plus ?

Delbroy tressaillit.

— Mon commandant, dit-il d'une voix émue, je vous en prie, ne me parlez jamais d'elle... Vous savez bien qu'elle ne

peut exister pour moi... D'ailleurs... pourquoi y penserais-je ? Ne vais-je pas mourir ?

—Pauvre ami ! je comprends pourquoi la mort t'effraye moins ! Allons, serre-moi la main, et à ton poste !

Le punch était bu, les bouteilles brisées, la barrique vide ; le sifflet des maîtres retentit, et chacun courut à son poste de combat. Tous étaient animés d'une même ardeur, tous appelaient à grands cris l'Anglais qui s'approchait rapidement.

VII

LA BRISE DE TERRE

Delbroy était appuyé contre le beaupré, examinant l'équipage, près de lui, caressant de la main une caronade, Kernoe, les bras nus, la chemise ouverte sur la poitrine, la lèvre retroussée, ses narines dilatées semblaient frémir d'impatience.

Delbroy s'approcha de lui et lui touchant doucement le bras :

—Nous allons nous battre ! dit-il.

—Oui, répondit Kernoe avec des éclairs de joie dans les yeux.

Delbroy le regarda attentivement.

—Kernoe, tu vas tout faire pour te faire tuer, avoué-le ?

—Quand cela serait ?

—Serait-ce donc parce que nous sommes en vue de la baie de Douarnenez ?

En prononçant ces mots, Delbroy s'était avancé encore, Kernoe pâlit légèrement.

Encore une fois, lieutenant, dit-il, je ne sais quel langage vous me parlez, mais je ne vous comprends pas.

Delbroy fit un geste d'impatience.

—Quoi ! dit-il, nous allons mourir, et si l'un de nous échappait par miracle...

—Je vous en prie... interrompit Kernoe.

Et moi, je vous en conjure, reprit Delbroy avec feu, dites-moi si ce que vous avez déblaté dans votre accès de délire était vrai, si cette femme dont vous parliez, que vous dépeigniez, est une créature vivante ? Était-ce un portrait fidèle que vous traciez ? Parlez !... oh ! si vous saviez de quelle importance est pour moi votre réponse...

—J'ai rêvé ! dit froidement Kernoe.

Delbroy allait probablement insister, quand tout à coup un cri joyeux retentit à l'arrière.

Ici, mes braves ! venez autour de moi ! hurlait Crochetout.

Tous se précipitèrent. en un clin d'œil le banc de quart fut entouré, une métamorphose complète s'était opérée dans l'expression de la physionomie de Crochetout ; il paraissait être en proie à la joie la plus folle.

—Enfants ! cria-t-il, courage ! le ciel est pour nous. Demain, nous entrerons à Saint-Nazaire !

Cette nouvelle, si inattendue, sembla un moment paralyser l'équipage.

—Écoutez tous et tâchez de ne perdre aucune de mes paroles.

Les matelots se rapprochèrent encore.

—Anglais à bâbord, à tribord, sur tous les bords enfin, poursuivit Crochetout. Les goddem croient si bien nous tenir que, quoique nous soyons à portée, la frégate ne nous envoie pas une bordée : elle veut ménager sa prise. Tonnerre ! la *Brûle-Gueule* n'est pas encore à sa remorque et elle n'y sera jamais. Écoutez-moi bien, enfants. Vous connaissez tous la corvette ; il n'y a pas à cette heure sous la culotte du ciel une coque capable de la suivre dans son sillage ; si la *Brûle-Gueule* pouvait prendre chasse, elle brûlerait le nez aux Anglais aussi proprement qu'un lévrier à une bande de tortues, seulement, la brise s'y oppose : elle nous pousse droit sur la terre. Le temps de virer sous le vent, la frégate serait sur nous et nous prendrait en plein travers, et puis, quand même nous pourrions virer sans avaries, la brise nous porterait en grand sur ces voiles signalées à tribord.

—Tout cela est très-vrai, commandant, dit Delbroy en s'inclinant.

—Tout ce qu'il nous faudrait donc, poursuivit Crochetout, c'est pouvoir virer sans être arrêté par l'Anglais, et une saute de vent nous pousserait au large au lieu de nous dresser à la côte. Eh bien ! enfants, relevez-moi un peu la position des nuages : le *plein-ouï* faiblit, le soleil se couche, et là, à tribord, voilà des indices certains que la nuit venue la brise de terre nous arrivera. Avant une heure, nous pourrions prendre chasse ; ce qu'il nous faut, c'est de bien occuper cette heure-là ; ce qu'il nous faut, c'est de virer sous le feu de l'Anglais, c'est attirer sur nous ces chasseurs, et ce qu'il nous faudrait, c'est crocher la frégate en deux temps, l'enlever, la couler avant que les autres ne soient dans ses eaux, et leur laisser l'agrément de recueillir les goddem que nous aurons envoyés par-dessus le bord. Ça va-t-il ?

—Oui ! oui ! crièrent les matelots électrisés par la perspective d'une victoire éclatante et d'une retraite glorieuse, là où ils croyaient ne voir qu'une perte assurée.

—Pour lors, continua Crochetout, chacun à son poste ! Les gabiers en haut, et parez-vous à un abordage d'ensemble : nous avons une demi-heure pour couler la frégate, sinon, adieu notre peau à tous ! Nous serons un contre trois, mais, tonnerre ! un frère de la Côte vaut bien quatre goddem, donc nous sommes les plus forts ! Delbroy, veillez aux batteries, faites charger la première volée à deux boulets et faites-la envoyer entre les deux batteries au pied du grand mât ; les autres volées à fleur d'eau. Dites aux pointeurs que chaque boulet qui démâtera ou trouera au-dessous de la flottaison vaudra vingt francs payables sur ma cassette. Maintenant, attention ! chacun à son poste et que personne ne bouge sans mon ordre.

Un des traits les plus caractéristiques de la nature du marin est la facilité extrême avec laquelle il renait à l'espérance, alors qu'il vient de se croire absolument perdu. Il faut qu'il soit démontré à l'homme de mer qu'aucune chance de salut, quelque minime qu'elle soit, quelque vraisemblable qu'elle paraisse, n'existe plus pour que son découragement soit absolu.

En entendant le chef auquel il avait toute confiance lui promettre victoire et sécurité, l'équipage de la *Brûle-Gueule* sentit s'effacer complètement le pénible de l'impression que la vue des voiles anglaises avait produite sur lui. La situation, cependant, était tout aussi précaire, le danger devenait de plus en plus imminent, mais l'espérance et l'énergie étaient revenues. Tous étaient à leur poste, la hache d'abordage au poignet, le pistolet au poing, le poignard à la ceinture, et un rictus farouche contractait tous les visages. on eût dit une bande de lions attendant pour rugir et s'élaner que l'ennemi fût à portée.

L'effet avait été tel sur tous que Nordet lui-même avait senti ses pressentiments sur le point de s'effacer ; mais la vue de Figolet courant sur les enfléchures avait ramené les nuages sur le front du vieux maître.

—Cré chien ! murmura-t-il, si le chat du bord n'était pas mort !... mais il l'est.

VIII

LE COMBAT

La *Brûle-Gueule* était alors à demi-portée de canon de la frégate anglaise : les matelots des deux bords pouvaient se distinguer facilement à l'œil nu.

Les autres navires étaient encore fort éloignés. Soit que leur marche fût beaucoup moins rapide, soit, ce qui était plus probable, qu'un bâtiment de la force de la frégate, portant quarante canons et six cents hommes d'équipage, parût plus que suffisant pour amariner une corvette de dix-huit canons et de deux cents hommes, ces navires semblaient plutôt se grouper pour assister de loin au combat comme spectateurs que pour y prendre une part active.

Seulement à examiner leur position, leurs manœuvres, leur contenance, il était évident qu'ils étaient parés à porter un secours rapide et énergique à la frégate, si elle en avait besoin.

Crochetout examinait ces dispositions avec cette infaillibilité de coup d'œil qui lui était particulière.

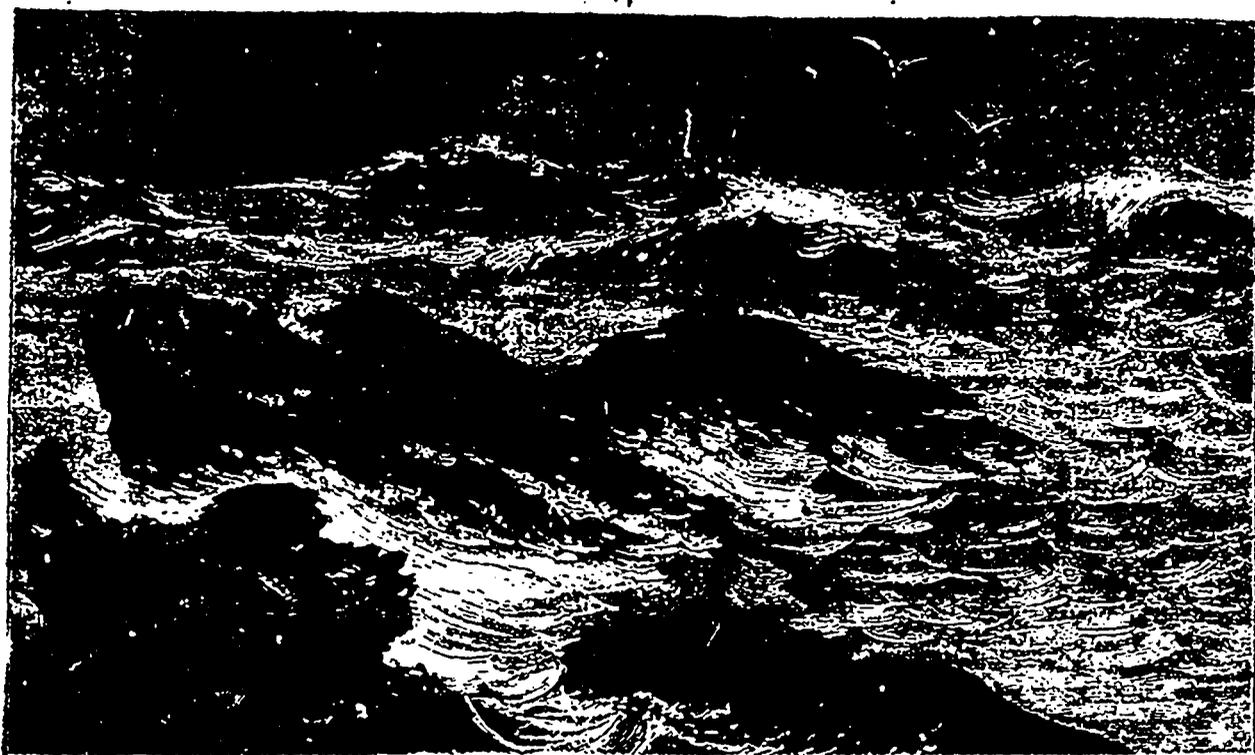
—La brise est tombée au large ! dit-il à son lieutenant en second qui était près de lui. Bientôt elle va tomber ici et ce que j'ai prévu arrivera : il y aura sauto de vent de l'ouest à l'est. Ce qu'il nous faut donc, Hervey, c'est virer de bord sans avaries, quand la brise de terre soufflera.

—Oui, commandant, répondit le lieutenant, mais entre les changements de brise il y aura une accalmie forcée, et durant cette accalmie nous aurons à subir le feu des batteries de la frégate, car nous sommes maintenant à portée de fusil. La moindre avarie nous perd, car si nous ne pouvons virer à temps, ou nous sommes coulés par les Anglais, ou nous sommes drossés sur les écueils de la baie de Douarnenez, ce qui ne vaudrait

pendant assez forte. Les deux navires, la corvette française et la frégate anglaise, couraient l'un sur l'autre à angle droit ; mais comme leur vitesse n'était pas tout à fait égale, cette position n'avait été maintenue que parce que la corvette l'avait conservée. Encore quelques instants, et la *Brûle-Gueule* allait évidemment passer sous le nez de la frégate, ainsi que l'avait dit Crochetout. En passant de l'autre côté, sa situation paraissait devenir meilleure, car elle prenait le vent sur son ennemie ; aussi la frégate semblait-elle redoubler d'ardeur pour ne pas se laisser couper et maintenir au contraire sa position au vent.

Tels qu'ils étaient, les deux bâtiments ne pouvaient se servir l'un contre l'autre de leurs batteries, car aucun ne présentait le flanc à l'autre : les petites caronades de l'avant eussent pu seules être employées, mais ce moyen d'attaque était tellement insignifiant, que Français et Anglais paraissaient le mépriser.

Crochetout, son porte-voix à la main, l'œil flamboyant et la



Il faut tenter la chance et nous engager dans la baie. (page 66)

guère mieux, puisque toute cette côte est au pouvoir des chouans. * Ensuite, lors même que nous parviendrions à virer, ne nous faudrait-il pas passer sous le feu de tous ces navires qui se resserrent pour nous barrer la route ?

Cette conversation entre les deux officiers avait lieu à voix basse, au pied du mât d'artimon. Crochetout ne répondit rien tout d'abord aux observations d'Hervey : il connaissait la rare intrépidité et les admirables sentiments de son lieutenant, et il savait que c'était par acquit de conscience qu'Hervey parlait ainsi.

Le capitaine corsaire fronça les sourcils avec un mouvement de contrariété visible. Puis, sans répondre, il sauta sur son banc de quart : d'un coup d'œil rapide, il inspecta le pont de son navire ; tous les matelots étaient à leur poste de combat, le gabiers étaient dans les hunes, entassant près d'eux les grenades et les grappins, les servants à leurs pièces, les officiers silencieux et attentifs : un profond silence régnait à bord.

La brise, quoiquo faiblissant rapidement, était encore ce-

lèvre relevée, ne quittait pas du regard la frégate dont il paraissait étudier attentivement les moindres mouvements.

—En pointant bien, dit-il en se parlant à lui-même, un quart des boulets doit entamer sa flottaison. Si elle en a seulement vingt dans le ventre, je réponds de tout. Tonnerre, si on lui coupait un mât !..

—Oui, mais si c'était lui qui nous le coupe ! grommela une une voix.

Crochetout se retourna avec un geste furieux : Nordèt était près de lui.

—Tu dis ? fit le commandant avec colère.

—Je dis... quo le chat est mort ! dit le vieux maître.

Le commandant fit un geste d'impatience.

—Rappelle-toi mes ordres ! reprit-il en baissant la voix.

A la dernière bordée, sois sur la soute aux poudres, et si la chance n'est pas pour nous...

Nordèt fit un signe affirmatif et s'éloigna.

—Tonnerre ! murmurait le vieux maître, dire que si par ha-

sard il n'arrive pas malheur à la *Brûle-Gueule*, il arrivera malheur à Kernoe, et tout cela parce que le chat du bord...

— Amène et cargue les perroquets, cria une voix éclatante. Cargue les basses voiles, halo bas le grand froc et les voiles d'étai ! Allons, gabiers ! de la main, vivement ! Cargue par tout ! A sec la corvette !

Cette fois encore la manœuvre fut accomplie en un clin d'œil : les voiles furent carguées et hâlées bas en moins de temps que l'ordre n'avait été donné, la corvette ne donnant plus de prise au vent fila simplement sur son aire en se redressant.

— Attention ! reprend Crochetout, les servants à leurs pièces ! Pointez bas, pointez sur son gouvernail, enfants ! Nous tenons les goddem !

Il fallait être Crochetout, il fallait avoir sous ses ordres un équipage comme celui de la *Brûle-Gueule* pour avoir fait ce qu'il venait de faire, la plus légère faute de précision dans la manœuvre et tout était perdu. La corvette carguant tout à coup sa voilure venait presque de s'arrêter subitement dans sa marche et au lieu de passer sous le nez de l'Anglais, c'était la frégate qui la coupait en longeant l'extrémité de son beaupré.

En effet, la frégate, surprise par cette manœuvre d'une témérité sans nom, ne put, malgré toute la promptitude possible, diminuer de voile assez à temps pour venir bord à bord. Entraînée par sa marche, elle passa rapide, heurtant de son couronnement le bout du beaupré de la *Brûle-Gueule*, dont l'équipage put lire alors le nom de *The Queen Anne*, écrit à l'arrière du navire anglais.

— La barre dessous, timonier ! cria Crochetout. Feu partout ! Envoyez la volée en poupe ! Pointez bas !

Une formidable détonation retentit et un nuage de fumée enveloppa la *Brûle-Gueule* qui frémit sur sa quille.

— Lance les grenades, les gabiers ! cria toujours Crochetout. Feu, mes enfants ! ne tirez qu'à coup sûr, pointez bas !

Une seconde volée prend d'enfilade et à bout portant la frégate.

— Largue les boulines et les bras du vent partout ! reprend le commandant. Arrondis sa poupe à tribord, timonier. Charge maintenant à deux boulets seulement ! ... Feu ! ... Très bien, bravo ! Tonnerre ! nous l'aborderons en grand, rien ne peut plus nous en empêcher !

Cette succession de manœuvres avait été accomplie avec une rapidité réellement merveilleuse. Des nuages de fumée enveloppaient la corvette, roulant comme des masses opaques sous les derniers efforts de la brise mourante.

Dominant ces nuages aux tons grisâtres, l'extrémité de la haute mâture de la frégate anglaise indiquait aux corsaires français la position de l'ennemi, avantage dont profitaient habilement les pointeurs.

Tout à coup une rafale de vent plus puissante déchira ces nuages de fumée et les emporta dans des tourbillons irrésistibles, nettoyant l'espace qui séparait les deux navires.

Des cris d'enthousiasme s'élançèrent du bord de la *Brûle-Gueule*, car l'effet des manœuvres avait été effroyable.

Avant de commencer le feu, la *Brûle-Gueule* et *The Queen Anne* couraient l'un sur l'autre à angle droit, ainsi que nous l'avons expliqué. La marche de la corvette étant supérieure à celle de la frégate, il était évident que la première devait couper l'autre dans sa course ; c'était ce que supposaient tous les matelots de la *Brûle-Gueule*, et c'était bien certainement ce qui serait arrivé, si Crochetout n'avait pas donné l'ordre subit et inattendu de carguer toutes les voiles. Mise à sec, la *Brûle-Gueule* s'était presque arrêtée, tandis que la frégate, continuant sa course sous toutes voiles, lui passait sous le beaupré. Grâce à cette manœuvre, les Anglais n'avaient pu envoyer un seul boulet, puisque la *Brûle-Gueule* ne leur avait pas une seule fois présenté le flanc : bien plus, *The Queen Anne*, était venue offrir son arrière aux batteries du navire français. C'était alors que Crochetout avait ordonné le feu, et chaque caronade envoyant ses deux boulets à bout portant, une véritable trombe de fer était tombée sur la frégate, de la poupe à la proue, la labourant en enfilade.

L'effet avait été immense : le gouvernail de la frégate avait été brisé, arraché, pulvérisé ; les magnifiques sculptures du couronnement avaient été mutilées et dispersées, les voiles pendues à l'arrière avaient volé en éclats, l'accastillage était tombé, et la poupe entière avait offert l'entrée d'un gouffre obstrué par des débris sanglants.

C'était la première volée, pointée bas selon les ordres de Crochetout, qui avait causé cet effroyable désastre ; la seconde, pénétrant sans obstacles dans le gouffre béant, avait enfilé les batteries de *The Queen Anne*, inondant de sang les entre-ponts et massacrant les canonnières sur leurs pièces.

C'était la vue de ce succès qui avait fait pousser à bord de la *Brûle-Gueule* ces vociférations effrayantes, tandis que les Anglais hurlaient de rage et de colère : mais l'équipage de la frégate était triple de celui de la corvette, et ces avaries, quoique considérables, pouvaient être réparées promptement pour continuer le combat. D'ailleurs les quarante canons de *The Queen Anne* n'avaient à faire taire que dix-huit caronades.

Emportée par la vitesse de son impulsion, la *Brûle-Gueule*, bien qu'à sec de voiles, avait dépassé la frégate, et pour revenir sur elle, il fallait forcément qu'elle laissât arriver en présentant son flanc aux terribles batteries.

Le danger était immense, mais il n'y avait pas à hésiter, d'ailleurs Crochetout pouvait compter sur son équipage ; le premier succès obtenu avait quadruplé les forces de ces hardis Frères de la Côte.

— Enfants ! hurla Crochetout au milieu du bruit formidable du combat, ne laissons pas à la frégate le temps de se reconstruire ; son gouvernail est désemparé, elle ne manœuvre plus, nous pouvons l'aborder comme nous le voudrons. Encore deux boulets à chaque coup, pointez toujours bas, pointez à couler, tonnerre ! car il faut couler l'Anglais. Allez, enfants, courage ! Quand la frégate sera trouée dans sa flottaison, nous l'aborderons pour l'achever.

— Hourra ! vociféra l'équipage avec frénésie.

Le feu recommença ; mais cette fois la corvette présentait son flanc à la frégate : les bordées se croisèrent avec des mugissements lugubres. Crochetout avait fait larguer ses huniers pour mieux gouverner, et la *Brûle-Gueule* se rapprochait de *The Queen Anne*.

Entre les deux navires, la mer resserrée jaillit en vagues écumantes. L'espace diminuant rapidement, les vagues montent plus pressées et plus furieuses. Les bordées se succèdent avec une telle vigueur que leurs détonations se confondent en une seule et formidable explosion.

— Pointez bas ! pointez bas ! hurle toujours Crochetout, qui, du haut de son banc de quart, l'œil en feu, les mains frémissantes, semble un lion prêt à bondir.

— Commandant ! crie une voix sonore, relève l'Anglais, là... au pied de son grand mât, à l'arrière de son échelle. Tu vas voir.

Et un matelot se courbe sur sa caronade, la pointe, fait feu... un trou rond apparaît dans la flottaison de la frégate.

— Kernoe ! crie Crochetout, je te nomme maître canonnier de la *Brûle-Gueule* avec la haute paie. Prends le commandement de la batterie.

C'était Kernoe, en effet, qui venait d'envoyer le premier boulet dans la flottaison de la frégate. So retournant sur le commandant :

— La haute paie pour Nordet, dit-il, et rien pour moi. Vous savez nos conventions, commandant, mais cela ne m'empêchera pas de remplir les fonctions de maître canonnier, si j'en refuse le titre.

Et le jeune homme se pencha de nouveau pour pointer sa pièce.

— Oh ! murmura une voix rude, si le chat du bord n'était...

Et la suite de la phrase se perd dans le tumulte. Le combat continue avec une rage épouvantable de part et d'autre. Une pluie de fer et de feu se rue sur les deux vaisseaux, qui sont tellement rapprochés que, à travers les sabords, les servants peuvent se voir et s'injurier.

—Vive la France, enfants ! hurle Crochetout en battant des mains, la brèche est faite, nous coulerons l'Anglais !

Effectivement, en l'espace de moins de dix minutes, plus de cinquante coups sont visibles, dans un rayon de dix pieds, dans la flottaison de *The Queen-Anne*. C'est Kernoï, dont le coup d'œil a pointé tous les canons de la batterie dans laquelle il vient de descendre.

Les Anglais s'aperçoivent enfin qu'une subversion presque immédiate les menace. Quelques minutes d'inertie ou de faiblesse de leur part, et c'en est fait, tous vont périr, car la mer entre à flots par la brèche pratiquée. Alors une nuée de calfs, escaladant les bastingages de *The Queen-Anne*, se précipitent sur son flanc mutilé, mais toujours tonnant, tous s'affalent en dehors par des cordages pour aller essayer d'aveugler les voies d'eau en enfonçant à coup de masse des tampons d'étoüpes, des matelas dans les trous de boulet et en clouant par-dessus des plaques de plomb.

Mais à chaque bordée de la *Brûle-Gueule*, les rangs de ces malheureux s'éclaircissent ; avant même qu'ils ne parviennent à commencer leur œuvre. Les uns, broyés par les boulets, couvrent de hideux et sanglants débris la muraille de *The Queen-Anne* ; les autres blessés tombent et disparaissent subitement dans le flot d'écume qui se rue entre les deux navires. D'autres plus malheureux encore, quoique blessés moins gravement, parviennent à saisir un cordage après lequel ils se suspendent, se laissant traîner mutilés le long des flots de la frégate, poussant des cris déchirants de détresse et appelant à leur secours ; mais qui donc pouvait y venir ?

Les deux navires sont tellement rapprochés, que les matelots des deux bords se fusillent. A chaque coup de mousquet, une bouche se tait, un cadavre tombe et pas un trou n'est bouché ; la situation des Anglais est effrayante.

Déjà l'équipage corsaire pousse des cris de triomphe. Delbroy se précipite vers Crochetout.

—Commandant, cria-t-il, avant une demi-heure l'Anglais sera coulé. Pour aveugler sa brèche, il lui faudrait changer d'amarre, et la perte de son gouvernail s'y oppose. Faut-il faire préparer les canots pour recueillir les malheureux qui ne seront pas engloutis ?

Crochetout ne répondit pas ; depuis quelques instants, il demeurait penché sur les bastingages, les yeux fixés dans une direction opposée à celle où se tenait le *The Queen Anne*.

IX

THE QUEEN-ANNE.

Delbroy attendait respectueusement.

—Dans une demi-heure, reprit-il, l'Anglais sera coulé.

—Eh ! dit Crochetout d'une voix sourde et avec un geste décelant un colère violente, nous n'avons plus une demi-heure maintenant ; regarde.

Delbroy se pencha ; la fumée se dissipait, emportée par la brise. A portée et demie de canon, on apercevait deux voiles : c'était deux navires, une frégate et un vaisseau de ligne, qui tous deux accouraient sur le lieu du combat. Tous deux portaient à la corne le pavillon anglais ; tous deux manœuvraient pour plier la *Brûle-Gueule* entre deux feux.

A ce spectacle, des hurlements de triomphe et de vengeance s'élevèrent du pont et des batteries de *The Queen Anne*, tandis qu'un lugubre silence succède tout à coup à bord de la *Brûle-Gueule* à l'animation délirante qui y régnait quelques instants auparavant.

—Que tous les mistral m'étranglent ! dit Delbroy avec une rage sourde. Et dire que ce serait une question de dix minutes !

—Dame, le chat du bord est mort ! murmura une voix sombre.

Crochetout s'était retourné encore, et cette fois il examinait la terre. Le combat n'avait pas cessé ; mais la vue des deux voiles, en excitant l'ardeur des Anglais et le découragement

des corsaires, avait fait augmenter le feu de la frégate et diminuer celui de la corvette. L'équipage français comprenait le terrible de la situation. La corvette, avec ses dix-huit canons et ses deux cents Frères de la Côte, avait en face d'elle une frégate qui, en dépit de ses avaries, pouvait encore lutter avantageusement avec ses quarante canons et ses six cents matelots ; et voilà que, à cette ennemie puissante, venaient s'ajouter deux formidables auxiliaires : une seconde frégate de quarante et un vaisseau de quatre-vingts.

C'étaient cent soixante canons qui allaient foudroyer les dix-huit caronades ; c'étaient deux mille marins anglais qui allaient assaillir les deux cents corsaires. Espérer lutter ou échapper eût été folie : il fallait se résigner, ou à mourir, ou à être enterré vivant à bord des pontons de Portsmouth.

Sombres et découragés, les matelots se sentirent pris subitement d'une sorte de paralysie morale ; à l'enthousiasme succéda l'abattement, à l'élan intrépide le triste découragement.

—Bah ! disaient-ils en jetant leurs armes, autant nous laisser couler tout de suite, ce sera moins fatigant !

Par surcroît de malheur, la brise du large qui avait soufflé jusqu'alors venait de tomber complètement sur la côte, mais elle régnait encore en pleine mer, et la frégate et le vaisseau en profitaient habilement pour courir vers la *Brûle-Gueule*. Encore une demi-heure au plus, et ils allaient être à portée de foudroyer la pauvre corvette.

The Queen-Anne, pressentant une prochaine et facile victoire, paraissait sentir renaître ses forces. Ses matelots, que le feu à demi éteint de la corvette n'empêchait plus de travailler, couvraient ses flancs et son couronnement, tandis que ses caronades bien servies vomissaient un ouragan de fer.

Par un hasard providentiel, la *Brûle-Gueule* n'avait pas encore subi d'avaries majeures. Si elle avait eu quelques gréliers coupés, quelque vergue brisée, quelque bordage entamé, sa mâture était demeurée intacte, et sa flottaison n'avait pas reçu la plus légère atteinte. La corvette, étant très-rase sur l'eau, présentait peu de prise et presque toutes les volées ennemies passaient au-dessus d'elle.

Crochetout était toujours dans la même position, examinant la terre. Il y avait cinq minutes à peine que les deux nouveaux ennemis avaient été signalés, il y avait cinq minutes à peine que le désespoir était sur tous les visages, quand Fabre poussa un cri de joie en désignant le large. Le calme plat avait gagné la haute mer et venait de suspendre subitement la marche des deux navires.

Ce n'était pas une délivrance, c'était un répit, et un court répit. *The Queen-Anne* continuait son feu terrible avec un redoublement d'énergie, et il était évident que la frégate et le vaisseau de ligne allaient mettre toutes leurs embarcations à la mer pour se faire remorquer à force de rames ; seulement, au lieu d'être dans les eaux de la corvette avant une demi-heure, ils n'y seraient qu'au bout de deux heures au moins, mais ce n'était qu'une question de temps. En admettant que la *Brûle-Gueule* soutint jusqu'à ce moment le feu de *The Queen-Anne*, elle ne pouvait échapper.

Ce calme plat durait toujours. Crochetout, paraissant absorbé dans l'examen des côtes, ne remarquait même pas le découragement auquel était en proie son équipage. Morts et blessés tombaient autour de lui, les boulets passaient en sifflant sur sa tête sans qu'il parût y porter la moindre attention.

Tout à coup il se redressa en respirant bruyamment. Il se retourna ; l'expression de sa physionomie était étrange : ses prunelles lançaient des jets de flamme. En voyant le découragement peint sur tous les visages, en contemplant l'inaction de ses hommes, il poussa un rugissement sourd.

—Tonnerre d'enfer ! Etes-vous devenus des lâches ? A vos postes, et feu partout ! Vous croyez-vous donc perdus déjà ? Les goddem ne nous tiennent pas, je vous le répète ! Allons, enfants ! voilà la brise de terre, et c'est elle qui nous sauve ! Elle vient de France !

Crochetout étendit la main à l'est, désignant du doigt de légers nuages blanchâtres qui s'avançaient doucement, mais visiblement au-dessus de la baie et des falaises.

—La brise de terre nous poussera au large ! reprit Crochetout. Toute notre voile sera au vent, tandis que ces doux English seront encore en plein calme. Et puis la *Brûle-Gueule* les laissera loin dans son sillage. Quant à l'Anglais qui nous barre la route, il faut achever de le couler, voilà tout ! La frégate coulée, nous virons et nous larguons tout. Est-ce compris ? En haut les gabiers ! Soyez prêts à larguer tout au premier signal. Le premier soufles nous poussera sur la frégate, nous l'aborderons, nous la coulerons, nous passerons dessus, et nous serons sauvés ! Feu, feu partout, et pointez toujours bas !

Encore une fois le découragement s'était dissipé sous la parole ardente du capitaine corsaire. Honteux de leur premier mouvement de faiblesse, les Frères de la Côte se mirent à leur poste avec une ardeur plus folle, et l'action recommença plus terriblement énergique. C'était quelque chose d'effrayant, d'indescriptible : les Anglais, exaspérés par leurs désastres et par la longue résistance d'ennemis qu'ils avaient crus si faciles à vaincre ; les Français, enflammés d'un nouvel enthousiasme, n'étaient plus des hommes. Les bordées éclataient avec la vivacité d'une fusillade !... Partout de la fumée et de la flamme et le bruit strident des boulets déchirant les airs. Les batteries ruissellent de sang... Les cadavres des gabiers, frappés mortellement à leur poste de combat, tombent du haut des hunes, des barres, des vergues avec un son mat et sourd, renversant ceux qu'ils touchent... Les voiles volent en lambeaux, les vergues se brisent, les mâts craquent...

Tout à coup des hurlements frénétiques retentissent : c'est la brise de terre qui s'élève, c'est le vent que saluent les corsaires, car ce vent va les pousser sur leurs ennemis et leur permettre d'achever leur œuvre de sauvetage.

La voile se gonfle, la corvette s'incline... le feu redouble... Les matelots, armés jusqu'aux dents, répartis dans le gréement, accrochés à toutes les saillies du navire, attendent, l'œil flamboyant, l'injure à la bouche, les joues pourpres de rage, le moment de l'abordage. Ils vont s'élançer. Les Anglais, rendus furieux et se sentant forts par le voisinage de leurs amis, attendent, eux aussi, avec une anxiété fiévreuse, ce terrible moment qui va décider du sort des deux navires.

Crochetout, lui, est magnifique à voir. La tête nue, les cheveux hérissés, des taches de sang plein ses vêtements, les manches retroussées, laissant les bras libres, une courte hache d'une main, un poignard de l'autre, un pistolet passé dans sa ceinture rouge, le corsaire semble doué d'une puissance surnaturelle.

—Bas le feu ! crie Crochetout en dominant le tumulte. Les canons de retraite en batterie ! Chargez à trois boulets et attendez pour faire feu que nous soyons bord à bord ! Parez les filets d'abordage et souvenez-vous, enfants, que pour nous sauver il faut passer sur l'Anglais !... Timonier ! la barre dessous !... laisse arriver en grand ! Vive la France !...

La corvette se rapproche rapidement, les deux navires se croisent, ils vont se heurter... Déjà les gabiers se tuent de vergue à vergue, les corsaires, ivres de colère, sont là prêts à bondir.

Tout à coup Crochetout pâlit, il pousse un rugissement sourd et il frappe avec fureur de son pied son banc de quart.

—L'Anglais laisse arriver ! s'écrie-t-il, il fuit, le lâche ! il donne sa voile au vent ? Oriente au plus près !... tout dehors, enfants !... Oh ! le lâche !... Pointez sa mâture !... mille francs à celui qui lui coupe un mât !

Un cri formidable s'élevait de la *Brûle-Gueule*, et une nuée d'injures allait provoquer les Anglais, qui, profitant de la brise de terre qui poussait sur eux la corvette, venaient de refuser subitement le combat et de prendre chasse pour rallier la frégate et le vaisseau demeurés au large. Cette manœuvre n'était pas une fuite, c'était plutôt un piège, car elle avait pour but évident d'entraîner la *Brûle-Gueule* dans les eaux des deux gros navires.

Crochetout écumaient de colère et ses hommes, qui tout à l'heure paraissaient si près d'un découragement profond,

oussent certes abandonné toutes les riches parts de prises que contenait le ventre de la *Brûle-Gueule* pour qu'il leur fût donné encore d'aborder la frégate anglaise. Le commandant jeta sa hache.

—Bah ! dit-il en secouant la tête, maintenant la brise vient de terre et nous avons viré, c'est l'essentiel ; les goddem peuvent se rallier pour nous donner la chasse ! du diable si la *Brûle-Gueule* se laisse seulement frôler la hanche ! Nous passerons au milieu d'eux et nous filerons vent en arrière en les laissant dans notre sillage. Delbroy, faites larguer trois ris de chacun des huniers. Larguez la brigantine, la grande voile d'étai, le perroquet de fougue... La nuit vient, enfants ! elle nous aidera encore à brûler le nez aux Anglais ! Nous passerons au milieu d'eux en faisant feu de tous nos bords pour nous entourer de fumée... Allons ! nous mangerons gaiement nos parts de prise à Saint-Nazaire, je vous le jure !

En un clin d'œil, toute la voilure fut orientée et la *Brûle-Gueule* reprit cette allure inclinée sur un bord qu'elle avait déjà tenue alors qu'elle courait sous la brise du large. Le soleil disparaissait alors dans les flots bleus de l'Océan et ses derniers rayons lançaient leurs derniers reflets dorés sur le ciel ; du côté de la terre, la nuit était presque complète ; la *Brûle-Gueule* commençait à entrer dans la pénombre, mais les navires anglais étaient encore, eux, en pleine lumière. La frégate et le vaisseau se maintenaient contre le vent, essayant même de se rapprocher de *The Queen-Anne* qui courait rapidement vers eux.

Le calme était revenu à bord de la *Brûle-Gueule* ; les corsaires connaissaient trop la rare vitesse de marche de la corvette pour ne pas être certains, grâce à la brise, de passer au milieu des ennemis ; le seul événement à redouter était une avarie grave causée par les boulets anglais et qui eût ralenti la course, mais la nuit qui descendait rapidement, mais la précaution même du commandant qui voulait s'envelopper de fumée rendaient ce péril peu probable.

Encore quelques minutes et la *Brûle-Gueule* va atteindre le difficile passage entre les Anglais, encore quelques heures et, si le vent continue à être propice, la corvette aura échappé à ses ennemis.

X

KERNOE.

—Kernoë, dit Delbroy en se rapprochant de l'habile pointeur, nous te devons une partie de notre victoire.

—J'ai fait pour le mieux, mon lieutenant, mais je n'ai pas encore fait assez cependant, puisque la frégate n'a pas été coulée.

—Elle l'eût été si elle eût tenu dix minutes de plus. Dans tous les cas, tu dois être content.

—Oh ! certes ! je le suis !

Et un violent soupir de soulagement se dégagea de la poitrine du singulier matelot, tandis que son regard se reportait à l'arrière, comme par un mouvement involontaire, et qu'il paraissait jeter un dernier adieu aux falaises que l'on apercevait à demi noyées dans les premières ombres du crépuscule.

Delbroy surprit ce regard, il en suivit la direction et son visage s'empourpra subitement comme s'il eût éprouvé l'émotion la plus violente.

—Kernoë, dit-il vivement, tu vois bien que tu te trahis malgré toi. Ton cœur est soulagé parce que nous nous éloignons de la baie de Douarnenez !

Kernoë tourna brusquement le dos au lieutenant et s'éloigna précipitamment sans répondre. Delbroy demeura immobile à la même place :

—Mon Dieu ! murmura-t-il. Ce que cet homme a dit dans son délire est donc vrai !... Ce serait elle !... elle !... Et il m'a sauvé la vie au péril de la sienne !... Oh ! pourquoi n'ai-je pas été tué dans ce combat ?...

Puis après un court silence :

—Si cependant je me trompais ! reprit-il. Oh ! il faut à tout prix que je sache la vérité !

Kernoë venait de disparaître par l'écoutille ; quelques instants après, il remontait sur le pont et il allait se mêler aux matelots groupés au pied du mât de misaine.

Les matelots, après avoir nettoyé le pont de toutes les épaves provenant du combat, après avoir descendu les blessés dans l'infirmerie, avaient repris leur poste à l'avant du navire. Naturellement, la conversation, fort animée, avait pour but et le combat qui venait d'avoir lieu et celui qu'il allait falloir soutenir encore.

—N'empêche ! disait avec humeur un vieux gabier, c'était une rude bienvenue pour la *Brûle-Gueule* que de couler une frégate anglaise en vue des côtes de France. Cré chiens de goddem ! Ça te brasse à culer comme des propres à rien !

—Oui, dit un autre, mais s'il brasse à culer à cette heure, il emporte nos boulets dans sa coque.

—Encore deux bordées et on le coulait !

—Ou on l'enlevait à l'abordage.

—Pas de chance, tout de même !

—Dame ! dit une voix, c'est naturel : le chat du bord est mort et un chacun sait que toutes et quantes fois qu'un chat du bord est...

—Toujours cette même idée, mon cher Nordêt ! dit en riant Kernoë. Tous les File-en-Vrac du monde auraient pu mourir dans la cale, que si l'Anglais avait tenu seulement dix minutes de plus il était accosté, abordé et déralingué.

—Oui, mais l'Anglais n'a pas tenu dix minutes de plus !

—C'est peut-être parce que le chat du bord est mort ?

—Tu l'as dit, garçon !

Kernoë fit entendre un bryant éclat de rire. Nordêt rapprocha brusquement ses épais sourcils :

—Ne ris pas ! dit-il vivement ; ne ris pas, garçon. Tu sais bien que si la mort du chat du bord porte malheur au navire, elle porte plus malheur encore à celui qui, le premier, relève la carcasse de la bête.

—Bah ! fit Kernoë en riant plus fort, avec cela que ça m'a porté malheur d'avoir relevé le cadavre de File-en-Vrac ! Tous mes boulets ont porté dans la flottaison de l'Anglais, je n'ai pas attrapé une égratignure durant l'affaire, et le commandant m'a donné la haute paye que je t'abandonne, mon vieil ami.

—N'empêche ! je dis ce que je dis ! murmura Nordêt.

—Et le maître a raison ! ajouta le vieux gabier.

Il était évident qu'à l'égard du chat les avis n'étaient nullement partagés et que Kernoë était seul du sien, car, depuis le commencement de la conversation, pas un matelot n'avait pris la parole pour appuyer Kernoë, et tous au contraire avaient donné de nombreuses marques d'approbation aux pronostics du maître.

—Voyons, maître, poursuivit Kernoë qui paraissait prendre à tâche de détruire les préjugés de l'équipage relativement au chat, si la mort de File-en-Vrac devait porter malheur à la *Brûle-Gueule*, la corvette serait coulée à cette heure. Ou *The Queen-Anne* nous aurait écrasés ou les deux autres anglais nous auraient rejoints et mis entre deux feux. Au lieu de cela, c'est nous qui manquons de couler *The Queen-Anne*, qui la forçons à filer vent arrière, qui lui appuyons la chasse, et c'est nous enfin qui allons passer au milieu des Anglais en leur envoyant nos pleines bordées en signe d'adieu ! Et vous verrez l'effet de ces bordées-là ! Et tout cela prouve que la mort du chat du bord porte malheur ?

—Je dis ce que je dis, insista Nordêt, et si le chat du bord devait mourir, mieux valait que Figolet...

Un effroyable craquement dans la mâture interrompit subitement le vieux maître.

—Gare dessous ! hurlèrent plusieurs voix tombant des nues.

Mais avant que les matelots groupés à l'avant eussent pu faire un mouvement, un espars brisé s'abattait sur eux, en blessait plusieurs, jetant la confusion sur le pont. C'était le

bout dehors de misaine qui venait de casser sous l'effort du vent gonflant les voiles.

—Parez la misaine ! cria aussitôt Delbroy.

Il est trop tard : l'espars, enlevé par un grolin auquel il était attaché, remonta en tournoyant, obéissant au battement répété de la bonnette. Lancé dans la voileure, il déchira la misaine. le vent trouvant passage s'engouffra et achève d'emporter la voile si précieuse. Alors l'espars, toujours emporté et faisant office de balancier au bout de sa corde, parcourt le haut de la mâture avec des sifflements aigus : avant que les gabiers qu'il blesse et renverse aient pu s'en saisir, il va couper la drisse du petit hunier.

—Tonnerre ! hurle Crochetout avec une rage effrayante, en haut tout le monde !

Mais le temps manque encore ; la vergue tombe en pagaye sur le ton, celle du petit cacatois se casse en deux, les ralingues du petit perroquet se rompent, tout le poids des cordages et des voiles déchirées porte alors sur le petit mât de hune par le fait de la position extrêmement inclinée du navire. Crochetout voit le danger, il s'élança lui-même : il n'a pas fait deux pas qu'un craquement plus effrayant encore retentit. Le petit mât de hune vient de se briser, arrêtant dans sa marche la *Brûle-Gueule* qui, au lieu de gouverner droit, lofe avec une rapidité inquiétante.

Crochetout était ivre de fureur ; cette avarie subite venait d'anéantir toutes ses espérances de salut. Il était désormais impossible que la corvette, privée de sa misaine, de son petit mât de hune et par conséquent de son petit perroquet et de son cacatois, pût lutter de vitesse avec un navire de marche même ordinaire. Continuer à obéir au vent, c'eût été vouloir aller se jeter sous le feu des formidables adversaires.

Crochetout avait repris tout son sang-froid, il s'empressa de donner des ordres pour débarrasser l'avant et permettre au navire de gouverner, car ces débris de mâture, tous tombés du même bord et accrochés de tous côtés par les cordages du gréement, empêchaient la *Brûle-Gueule* d'obéir à son gouvernail. Le vent de terre, qui la dressait vigoureusement, menaçait de lui faire présenter son travers au flot.

Tandis que ses matelots travaillaient avec ardeur, le commandant étudiait la situation ; la nuit qui descendait rapidement n'était pas cependant assez complète pour qu'il ne pût distinguer nettement.

—Continuer à courir vent arrière serait assurer notre perte, murmura-t-il ; essayer de serrer au plus près serait aller se mettre sous le feu du gros vaisseau !... Une seule chance de salut existerait dans tout autre parage... Courir des bordées... louvoyer... mais par cette damnée brise d'est-nord-est, chaque bordée nous jettera dans la baie de Douarnenez, et qui connaît les passages de...

Crochetout s'interrompit en frappant du pied avec impatience.

—Que faire cependant ? se dit-il encore, il faut prendre un parti et un parti rapide... la nuit vient... dans deux heures la brise de terre tombera et fera place à la brise du large.

—Commandant, interrompit Hervey en s'approchant, les Anglais qui ont remarqué notre avarie font orienter au plus près pour courir sur nous et deux autres voiles viennent d'être signalées à bâbord. Nous avons cinq navires au vent à nous... sous tous les bords.

—Eh bien ! dit Crochetout avec un sublime sang-froid et en élevant la voix pour être entendu de tous, nous croyez-vous perdus pour cela ?... Il faut six heures aux Anglais, six heures au moins pour être dans nos eaux si la brise ne mollit pas et ne varie pas... ils ne seront pas à portée de canon avant minuit... nous avons du temps !... Faites donner double ration à l'équipage, mes Frères de la Côte ont assez travaillé pour avoir grand faim et, tonnerre ! ils auront encore à faire !... Qu'on donne du vin de mes caves !

—Vive le commandant ! cria-t-on.

—Au moins, dit un matelot, si on est déralingué ici, on se sera fièrement réparé la coque avant de recevoir le dernier coup de gaffe !

Crochetout se promenait à l'arrière, les mains derrière le dos, les sourcils froncés. Les avaries réparées tant bien que mal, la corvette essayait de résister au vent et de maintenir la distance qui la séparait des Anglais.

—Allons ! dit Crochetout en s'arrêtant, il n'y a pas d'autre moyen.

Et se tournant vers Figolet :

—Va me chercher Nordèt ! dit-il.

Le vieux maître fut bientôt devant son chef.

—Vieux, lui dit Crochetout, il n'existe qu'un moyen, non pas peut-être de sauver la corvette, mais au moins de l'empêcher d'être coulé par les Anglais. Si nous les attendons, ils seront sur nous avant six heures. Il faut tenter la chance et nous engager dans la baie ; nous marcherons la sonde à la main, avec un vent contraire, c'est vrai, mais nous n'avons pas à choisir ; tu tiendras le plomb... Maintenant, n'y a-t-il pas un Breton parmi mes Frères de la Côte ?

—Il y en a bien douzaine, commandant, répondit Nordèt.

—N'y en a-t-il pas un qui soit né sur ces côtes ?

—Dame !... je crois que non.

—Tu crois, mais tu n'en es pas certain ; il faut t'en assurer sur l'heure.

—Mon commandant, interrompit respectueusement le maître, quand je dis que je crois, c'est sûr et certain que je devrais vous larguer, parce que .. enfin... il y en a peut-être un... mais j'en suis pas sûr, et pour les autres, j'en jurerais... et puis...

Crochetout lança un regard tellement foudroyant sur Nordèt que la parole, déjà fort embarrassée, qui sortait des lèvres épaisses du vieux maître, s'arrêta subitement.

—Que veux-tu dire ? s'écria le commandant avec colère.

—Rien de rien, mon commandant, nœud plat sur ma langue ! répondit Nordèt.

—Tonnerre ! la corvette est en danger, les instants sont précieux, l'Anglais est là, et toi, un vieux matelot, tu viens t'embarquer comme un...

—Mon commandant !

—Réponds, tonnerre ! Y a-t-il à bord un homme qui connaisse cette baie damnée ?

—Dame !... faites excuse... mon commandant... il y en a pas... que je crois... et s'il y en avait un... vaudrait mieux que non... car le chat du bord est mort, voyez-vous, et c'est justement celui-là qui...

Delbroy, qui s'était approché de Crochetout, avait entendu les dernières paroles échangées. Sa physionomie expressive paraissait refléter la plus vive émotion, on eût dit qu'un violent combat avait lieu en lui.

Enfin, s'avançant brusquement :

—Mon commandant, dit-il, je ne puis répondre d'une façon positive à la question que vous faites à Nordèt... cependant je crois qu'il y a à bord un matelot connaissant cette baie...

—Qui cela ?

—Kernoë.

—Va le chercher ! dit Crochetout à Nordèt.

L'injonction était tellement impérieuse que Nordèt se contenta de s'incliner et il s'empressa d'obéir ; mais la mine du vieux maître était encore plus vent dessus vent dedans que de coutume ; sa chique était tellement à tribord qu'on eût juré que l'oreille allait se fendre pour la laisser sortir ; quant à la pipe, elle était absente, événement qui ne s'était jamais vu et dont la constatation consternait ceux qui le remarquaient. Il courut à l'avant, où on achevait de réparer les avaries causées par la rupture des hauts mâts.

—Kernoë, dit-il, le commandant te demande sur l'heure.

Et tandis que le matelot se précipitait avec empressement, Nordèt le suivait de l'œil en murmurant :

—J'avais bien dit que ça lui porterait malheur ! C'est bien la peine d'être mieux éduqué que les autres pour...

Un geste énergique acheva sa pensée.

Pendant ce temps, Kernoë s'approchait de Crochetout qui éloignait Delbroy du geste. Le matelot demeura respectueusement immobile, son bonnet de laine à la main.

—Kernoë, dit Crochetout après avoir enveloppé son interlocuteur dans un regard scrutateur, tu connais la baie de Douarnenez ?

—Moi, commandant ? dit le matelot avec une sorte de stupeur et comme si son cerveau eût éprouvé un choc violent.

—Oui, toi ! Tu connais cette baie dans tout son parcours ?

—Mais...

—Réponds ! il s'agit de sauver la corvette, il s'agit de la vie de deux cents hommes : tu n'a pas le droit d'hésiter ; au nom de la France, réponds ! Tu connais la baie ?

—Oui, commandant.

—Y a-t-il un chenal navigable ?

—Je ne crois pas, commandant.

—Alors, entrer dans la baie, c'est être certain d'échouer ?

—Oui, commandant.

Un silence suivit ces paroles ; puis, s'approchant plus encore, Crochetout saisit le matelot par sa vareuse :

—Quand je t'ai pris à mon bord à l'île de France, poursuivait-il, j'ai compris que tu n'étais pas un matelot comme les autres ; mais tu étais brave, alerte, Surcouf te recommandait à moi, je t'ai embarqué sans m'embarrasser du reste ; s'il y a quelque mystère dans ta vie, tu as vu si j'ai cherché à approfondir la chose ; peu m'importe tes secrets, pourvu que tu fasses bien ton service. Sois certain seulement que j'ai deviné l'homme en dépit de la rude enveloppe dans laquelle il se dérobait avec tant de soin.

Kernoë s'inclina sans répondre.

—Nous allons nous engager dans la baie, poursuivit Crochetout ; nous nous enfoncerons le plus possible pour rendre la poursuite des Anglais plus difficile, car ils mettent le cap sur nous. Quand nous échouons, nous présenterons le travers à l'ennemi, et nous nous battons jusqu'à ce que nous ayons épuisé nos munitions. Alors nous incendierons la corvette et nous descendrons à terre ; nous serons en plein pays chouan, c'est vrai, mais on tâchera de s'en tirer. Donc tu vas prendre la barre et gouverner pour aller échouer le plus loin possible. Pendant le combat, tu te tiendras près de moi, afin de m'expliquer les signaux s'il y en a sur les côtes ; enfin, quand il faudra descendre à terre, tu iras relever le pays. Est-ce compris ?

Kernoë baissa la tête ; il était fort pâle.

—Commandant, dit-il enfin, ce que vous me demandez là...

—Il faut que vous le fassiez, monsieur Kernoë, dit Crochetout en appuyant sur le mot *monsieur* ; il le faut. Je ne vous demande pas vos secrets, mais ce que j'exige, c'est que vous empêchiez la corvette de tomber entre les mains des Anglais. Répondez ; puis-je compter sur vous ?

—Oui, commandant, dit Kernoë après un long silence, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Une fois à terre, vous ne me forcerez jamais à tirer un coup de fusil sur ceux qui nous attaqueraient.

Crochetout tendit amicalement la main au matelot.

—Convenu, lui dit-il à voix basse ; et si je puis vous aider à vous rapprocher de Jeanne...

Kernoë se redressa. Son visage était empourpré ; il tenait la main que lui avait tendu Crochetout ; serrant énergiquement cette main rude :

—Vous en savez bien long, dit-il avec un accent impossible à qualifier.

—Sur mon honneur, je ne sais que cela ! dit Crochetout.

—Et comment savez-vous cela, commandant ?

—Par Surcouf.

Kernoë baissa la tête en poussant un soupir ; puis il quitta Crochetout sans dire un mot et alla s'installer à la roue du gouvernail. Le corsaire le suivit de l'œil.

—C'est un rude gaillard, murmura-t-il ; c'est dommage que...

Il n'acheva pas ; Hervey venait lui dire que la corvette recommençait à gouverner, débarrassée qu'elle était à l'avant. La nuit était presque close ; la lune n'était pas encore levée, la brise était un peu moins forte et tournait au nord.

La *Brûle-Gueule*, privée d'une partie de sa mâture de l'avant, commença à gouverner le mieux possible pour entrer dans la baie. Kernoë était à la barre, Crochetout sur son banc de quart, Dellroy à l'avant, chaque homme à son poste enfin, et deux gabiers étaient en vigie sur les bouts des basses vergues.

Un grand silence régnait à bord ; on jetait les plombs de sonde des deux côtés du navire, et le chant monotone des sondeurs était le seul bruit qui régnait à bord. Sur l'ordre de Crochetout, Nordët prit une troisième sonde et alla se poster à l'avant.

La nuit empêchait alors de distinguer les navires anglais.

XI

PHILOPEX LE MUR.

S'il est, je ne dirai pas seulement en France, mais en Europe, une contrée sauvage, triste, à l'aspect terrible et navrant, c'est certes toute cette étendue de pays comprise entre la rade de Brest au nord, la baie d'Audierne au sud, l'embouchure de l'Odet et le cours de l'Aulne à l'est, et à l'ouest l'Océan ; c'est-à-dire ce morceau arraché par le travail des ans à la terre, déchiré, morsuré, déchiqueté dans cette lutte qui a conquis sur l'élément liquide la pointe rocheuse du Camaret, les falaises de Telgruc et de Ploeven, la presqu'île du Raz, ce lambeau desséché nommé Pile de Sein ; tandis que demeure en litige cette vaste baie de Douarnenez moitié flot et moitié roches, et sur laquelle les deux éléments se livrent d'incessants combats, avec le vent pour auxiliaire.

Cette partie de la Cornouailles, c'est-à-dire de l'extrême limite occidentale de la terre, est d'un aspect saisissant : c'est partout, à vingt lieues de la côte, des plaines immenses d'ajoncs, de genêts, du bruyères, d'où s'élève à peine de loin en loin un flot de verdure que protègent quelques ombrages et où se cache une chaumière.

À droite, à gauche, devant, derrière, tout est solitude, abandon. Personne sur la route, personne aux champs, si ce n'est parfois un enfant aux longs cheveux, au teint hâve et aux yeux ardents, qui vous regarde passer du haut d'un fossé, une bague blanche à la main, ou un paysan, rare voyageur, revenant de la ville monté sur un bidet et portant son aîné en croupe. Ce n'est guère qu'en approchant des petites villes de Châteaulin, de Plouëven, de Saint-Nic, de Telgruc, que l'on rencontre quelque indice d'animation prouvant qu'on n'est pas absolument en plein désert.

Le jour où nous venons d'assister aux premières péripéties du drame maritime qui se jouait sur l'Océan, deux hommes, marchant de ce pas régulier et ferme des voyageurs habitués à parcourir la campagne, entraient dans cette petite ville de Telgruc, l'une des rares bourgades semées sur cette presqu'île du Camaret qui semble posée sur la mer comme une feuille dentelée de nénufar sur les eaux d'un lac.

C'était quelques instants avant la rencontre de la *Brûle-Gueule* avec *The Queen-Anne*, alors que pas un coup de canon n'avait encore été tiré.

Ces deux voyageurs, à peu près du même âge, avaient de trente-cinq à quarante ans ; tous deux étaient grands, vigoureux, bien constitués, mais là s'arrêtaient les points de ressemblance.

L'un avait la physionomie animée, les lèvres épaisses, les yeux lançant des regards ardents, les joues rebondies, l'expression franche et décidée. Il portait ses cheveux roux longs sur le dos et les oreilles, plats et coupés droits sur le front. Il était revêtu du costume des paysans de Plougastel : une sorte de bonnet phrygien en laine brune recouvrait sa tête et était porté très en arrière. Une longue capote de laine blanche, descendant à mi-cuisses, et garnie d'un capuchon, retombait sur un gilet de drap bleu à boutons d'argent qu'une ceinture de mouchoirs de Rouen bariolés serrait à la taille. Des braies (culottes) extrêmement larges descendaient jusqu'au-dessous du genou et s'enfonçaient dans des guêtres de drap qui s'arrêtaient au-dessus de la choville, découvrant le bas de la jambe ;

les pieds nus disparaissaient aux trois quarts dans la paille de gros sabots luisants. Cet homme tenait à la main droite le *pen-bas* (bâton ferré) traditionnel, et de la gauche il soutenait l'extrémité d'un bissac de toile jeté sur l'épaule et pendant sur le dos.

Le second voyageur était vêtu de velours gros vert des pieds à la tête, à l'exception des souliers et du grand chapeau retroussé, qui étaient noirs. Ce costume, usé, sali, attestant de longs services rendus, était coupé comme les uniformes de chasse des ex-gentilshommes, et il avait dû certainement être galonné, car on voyait encore la trace de bordures d'argent ou d'or sur les coutures. Un ceinturon de cuir noir ceignait la taille fine et nerveuse et soutenait un long couteau de chasse au manche d'ivoire, orné d'une couronne de marquis sculptée en relief. Le voyageur portait sur l'épaule droite une carabine de gros calibre dont il soutenait la crosse d'une main sinon fort belle, au moins assez blanche et de forme aristocratique.

Cet homme portait les cheveux noirs, roulés et noués en queue ; son front était bas ; ses sourcils, extrêmement fins et très-clairs, se dessinaient à peine visibles au-dessus de deux yeux voilés, au regard vague et terne. Le nez était bien fait, la bouche moyenne, les lèvres violacées, les dents blanches, et le menton fortement accusé, mais sans fossette.

À constater l'épaisse couche de poussière qui recouvrait les vêtements des deux voyageurs, on voyait qu'ils avaient dû faire une longue étape, et cependant ils avaient l'air aussi dispos et aussi frais que s'ils fussent sortis depuis quelques minutes de quelque hospitalière maison. Ils s'engagèrent donc d'un pas ferme et résolu sur la chaussée de Telgruc.

Je dis *chaussée* et non *rue*, car, comme presque toutes les petites villes de la vieille Bretagne, demeurées à peu près dans l'état où les a créées le moyen âge, la voie publique ou même l'unique voie de Telgruc n'était ni pavée, ni cailloutée, ni battue. C'était un sentier fangeux, entremêlé de champs labourés, de courtils verdoyants, circulant au milieu de maisons délabrées, noircies, toutes lépreuses de misère.

Dans ces petites villes de la Cornouailles, la voie publique fait partie de chaque demeure : elle est la propriété de chacun des habitants ; la moitié de leur vie s'y passe. Les enfants mangent assis sur les seuils, les femmes filent en chantant devant les portes, les vieillards sont étendus au soleil devant les façades.

C'est dans la rue que le pauvre bat le blé de son petit champ, que la menagère étend son linge au sortir du lavoir, et que, durant les soirs d'été, tous les habitants se réunissent devant la boutique à auvent (il n'y en a jamais qu'une : celle de l'épicier-mercier-chaudronnier-façancier). Les jeunes filles prennent places sous les devantures en saillie, la veillée s'établit, et l'on se raconte les ballades, on chante les complaintes, on danse les rondes.

À l'heure où les deux hommes traversaient Telgruc, l'instant de la veillée n'était pas venu et tous les habitants étaient au travail : les hommes aux champs ou sur la côte, les femmes vaquant aux besoins du ménage. Les deux voyageurs traversèrent les deux tiers de la petite ville dans le plus profond silence, se contentant de répondre aux saluts gracieux des femmes et des jeunes filles par un geste amical et un sourire.

Arrivés à la hauteur de la maison à auvent qui s'élevait sur la droite de la chaussée, l'homme vêtu de velours arrêta son compagnon et lui fit signe d'entrer avec lui dans la boutique.

Nous employons le mot boutique, à défaut de tout autre qui rende mieux notre pensée, car celui-là exprime très-incomplètement l'état des lieux que nous voulons décrire. Qu'on se figure une salle, une sorte d'aire avec un plafond à solives saillantes, surplombant violemment du milieu ; des murailles en terre jaune et en cailloutis brut, et pour plancher le sol battu : dans un angle, une sorte de meule d'avoine, avec une couvée de poussins s'efforçant de l'escalader en compagnie de leur mère, père, oncles, tantes, cousins et cousines : tout cela picorant, gloussant et battant des ailes. Dans un autre angle, un gigantesque lit à colonnes, mais sans rideaux et dont le ciel servait

de colombier ; entre les deux, un grand bahut orné de plats en faïence, en face, une gigantesque huche au pain, au centre de la pièce, une énorme table flanquée de bancs cloués aux traverses qui s'attachaient à ses pieds massifs.

Au plafond, appendus aux solives, et entre les solives, une collection de balais de bouleau de toute dimensions, de morceaux de lard fumé, une batterie de cuisine bien astiquée et de grands sacs, les uns pleins, les autres à demi vides et paraissant contenir des provisions.

A gauche en entrant se trouvait une petite table placée en façon de comptoir et sur laquelle se dressait une gigantesque paire de balances aux plateaux d'étain reluisants. A l'extrémité de la petite table était rangée une véritable collection de bouteilles de grande dimension et d'aspect imposant.

Derrière ce comptoir, assise sur une haute chaise de bois, se tenait une petite femme maigre, sèche, brune, aux gestes brusques, aux allures vives et à la mine extrêmement éveillée. Cette petite femme portait un costume des plus simples : double jupe de laine rayée, celle de dessous noir et rouge, celle de dessus noir et blanc, corset bleu garni de noir, grand tablier gris à bavette ; sur la tête un bonnet de coton blanc et aux pieds des bas bleus et des sabots.

En voyant entrer les deux voyageurs dans sa boutique, la petite femme écarquilla ses prunelles rondes, qui lancèrent des étincelles. Elle demeura un moment immobile, la bouche ouverte, les deux mains appuyées sur son comptoir. Puis se dressant tout à coup en jetant le haut du corps en avant.

—Ah ! mon doux Jésus ! s'écria-t-elle, ma bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi si je me trompe !... Mais c'est monsieur Vincent !

—Lui-même, ma bonne dame Dorothée, répondit l'homme en costume de velours.

—Et Poulpadec ! ajouta la marchande en saluant le compagnon de M. Vincent.

—Ah ! dit le paysan en riant, on me reconnaît donc à Telgruc, bien qu'il y ait longtemps que je n'y sois venu ?

—Saint Estèphe et saint Laurent ! il y a comme qui dirait quatre mois et plus qu'on ne vous a vus tous les deux.

—Oui, mais nous voilà revenus, dit Vincent.

—Pour longtemps ?

—Mais... peut-être... cela dépend.

—Et vous voulez coucher à Telgruc ?

—Non, ma bonne dame, nous allons à la ferme de Crozon, mais nous n'avons pas voulu passer à Telgruc sans vous dire bonjour et sans boire chez vous un pichet de cidre.

—Ah ! sainte Dorothée, ma patronne ! sainte Prisca et sainte Marcelle ! que vous avez été bien avisés ! j'ai du cidre comme vous n'en boirez jamais.

Les deux voyageurs se placèrent à la grande table et la marchande s'empressa de les servir. Vincent remplit les deux verres.

—A votre santé, dit-il en souriant à Dorothée, et à celle de nos amis !

—Amen ! répondit la petite femme en se signant.

Vincent but tout d'un trait, puis se penchant vers Dorothée :

—La route d'ici à Crozon est libre ? demanda-t-il.

—Heureusement ! s'écria Dorothée : le bon Dieu est pour nous. Il n'y a pas un bleu à dix lieues à la ronde ; ce n'est pas comme à Brest, ils en sont infestés. Ah ! du reste, ils font bien de ne pas venir dans le pays.

—Oui, ils n'ont pas encore osé s'aventurer par ici.

Puis, après un léger silence :

—A propos, chère dame Dorothée, reprit Vincent, vous ne me parlez pas de Yan-Bras ? Où est-il ? Allez donc me le chercher.

En entendant prononcer ce nom breton par excellence, la marchande avait joint les mains, levé les yeux au plafond et donné à son visage une expression profondément désolée.

—Yan-Bras ! répéta-t-elle.

—Eh ! oui, dit Vincent, je voudrais le voir.

—Hélas ! hélas ! et moi aussi, j'en atteste tous les saints du paradis, et notamment saint Honorat et saint Eloi.

—Eh bien ! rien de plus facile, allez le chercher ? Dites lui que je suis ici, il viendra tout de suite.

Dorothée secoua languissamment la tête.

—N'est-il pas à Telgruc ? reprit Vincent.

La marchande cligna ses petits yeux pour mieux considérer son interlocuteur.

—Jésus, mon Sauveur ! Vous ne savez donc pas ? dit-elle enfin.

—Quoi donc ? dit Vincent. Je ne sais rien.

—Ah ! ma bonne sainte Anne du Camaret et mon bon saint Antoine d'Audierne ! Est-ce Dieu ! possible ?

—Mais quoi donc ?

—Yan-Bras est mort.

—Mort ! répétèrent à la fois Vincent et son compagnon.

Hélas ! oui. Ah ! sainte Ursule, patronne de ma sœur, sainte Catherine et sainte Clémentine, priez pour moi !

—Quand cela ?

—Il y a quinze jours à peine.

—Mais comment ?

—Tué à la lutte : que tous les saints le prennent dans leur giron et m'y gardent une place !

—Et par qui ?

—Par Philopen le Muet.

Ces interrogations et ces réponses avaient été échangées avec une rapidité prouvant tout l'intérêt que mettaient à leur signification ceux qui les prononçaient.

—Yan-Bras tué à la lutte par Philopen ! reprit Vincent après un silence. Est-ce bien possible !

—J'y étais, dit la marchande. Je vais vous raconter comment cela s'est passé.

Et la marchande, attirant un siège, se rapprocha de ses compagnons.

—Il y a quinze jours, dit elle, c'était donc la fête de la Soule, et Yan-Bras était comme de coutume à la tête des gars du pays et il a gagné la Soule. Le lendemain, il se promenait et se pavanait content, fallait voir ! Les gars proposèrent une lutte pour le surlendemain à ceux de Saint-Nic qui étaient venus, et la fête continua le jour dit. Ah ! Notre-Dame ! que c'était beau ! Yan-Bras, les cheveux liés sur le sommet de la tête par une torsade de paille, comme c'est la coutume pour la lutte, avec une simple chemise et une braie de toile blanche, était toujours le chef des gars. Voilà ceux de Saint-Nic qui viennent aussi en procession et les vieillards qui se réunissent pour choisir les juges. Je vois encore cela comme si j'y étais ; la preuve, c'est que c'est Kerloff, Hervé Karsou et Jean Nolf qui étaient juges pour Telgruc et pour...

—Le nom des juges nous est indifférent, dit Vincent avec impatience. Comment Yan-Bras a-t-il été tué ? voilà ce que nous voulons savoir.

—Je vais vous l'apprendre, mais laissez moi parler, répondit Dorothée, laquelle, tenant énormément à la réputation de belle parleur, que lui avait valu sa faconde, ne pouvait pas souffrir qu'on l'interrompît. Une fois donc les juges choisis, on se rend au carrefour et on apporte l'arbre chargé des gages du combat. Nous étions tous là : on était venu de dix lieues à la ronde ; le carrefour était encombré tellement que jamais, au grand jamais, je n'ai vendu tant de cidre... Pas de celui que vous buvez, par exemple ; celui-là, je le garde pour des amis, parce que c'est...

—Après ? après ? interrompit Vincent.

—Jour de Dieu ! ma bonne sainte Vierge, que vous êtes pressé ! dit la loquace personne avec un peu d'aigreur.

—Effectivement, je suis impatient de connaître les circonstances de cette mort.

—J'y viens, mais, pour Dieu ! laissez-moi le temps. Or donc, voilà les juges qui nomment les quatre huissiers de la lutte. Les trois premiers arrivent avec leurs grands fouets et le dernier avec sa poêle à frire, comme c'est la coutume. Alors les juges crient à tue-tête : *Liss ! Liss !* Les grands

fonets se déploient, claquent et font reculer les spectateurs qui se mettent en rond... Alors l'hussier à la poêle fait faire le cercle en promenant sa poêle en avant, à la hauteur des genoux des spectateurs, et, dame ! faut se tenir à son rang, si on ne veut pas être noirci !...

— Ensuite ? ensuite ? dit encore Vincent.

— La place libre, voilà Yan-Bras qui s'avance. Il prend un des moutons qui était un des prix, le met sur ses épaules et il s'en va passer devant ceux de Saint-Nic. Il passe une fois et on ne lui dit rien... une seconde... pas davantage. Enfin il passe la troisième qui est la dernière, quand on lui crie : *Chom sahné*. C'était Coat-Bian qui portait le défi.

Yan-Bras pose le mouton par terre et se place : Coat-Bian vient à lui. Il lui donne trois coups sur l'épaule, trois coups dans la main et il fait trois signes de croix, comme ça se fait toujours. Alors Coat-Bian se recule, suivant la coutume, et il dit à Yan-Bras, selon la formule consacrée :

— N'emploies-tu ni sortilège ni magie ?

— Je n'emploie ni sortilège ni magie ! que dit l'autre.

— Es-tu sans haine contre moi ?

— Je suis sans haine contre toi !

— Allons, alors !

— Allons !

— Je suis de Telgruc.

— Et moi de Saint-Nic.

Et les voilà tous deux qui se déchaussent, qui se frottent les mains dans la poussière, et qui se saisissent... Mais ce n'est pas long : Yan-Bras envoie un *cliquet-ron*, et Coat-Bian tombe sur le dos, *ar-lan*, ses deux épaules par terre, et on crie : " Bravo, Yan-Bras ! "

Alors Yan-Bras reprend le mouton et fait le tour. Un autre vient, c'est Yvon... Yan-Bras le renverse en moins de temps que je ne dis un *puter*, et Dieu sait cependant si je le puis dire vite ! J'en ai une telle habitude, que je gagerais...

— Et Yan-Bras ? dit Vincent en ramenant la conteuse à son sujet.

— Personne ne voulait lutter avec lui, reprit la marchande. Les autres gars luttent, et les chances étaient égales entre les deux villes ; mais comme personne ne voulait donner la main à Yan-Bras, il allait être proclamé vainqueur, mais il voulait lutter, lui. Il était rouge de colère ; avant qu'on le proclame, il s'avance et il crie ; " S'il n'y en a pas un qui vienne lutter avec moi, c'est qu'il n'y a ici que des lâches ! " On murmure, mais personne n'ose s'avancer... Yan-Bras est si fort ! il a toujours été vainqueur... Alors Yan-Bras se met à rire, et reprend : " Vous êtes donc tous des lâches ? " et il s'en va pour prendre les prix, quand tout à coup je me sens poussée, bousculée, emportée, et un grand corps me passe devant le nez. Faut vous dire, mes chers messieurs, poursuivait Dorothée en changeant de ton, que j'étais comme toujours au premier rang pour mieux voir. Je me retourne en poussant un cri et en appelant ma patronne et toutes les saintes du paradis à mon aide, quand je demeure bouche bée comme une bête. Je jette un regard sur mes voisins. ils faisaient tous le signe de la croix... Oh ! si vous aviez été là, vous eussiez eu une fière peur aussi. On dit comme ça : Je ne tremble jamais, mais quand...

— Pour Dieu ! achevez donc ! interrompit Vincent, qu'y avait-il ?

— Il y avait Philopen le Muet, tout déguenillé, demi-mu comme d'ordinaire, avec sa mine de *chercheur d'âmes*. Il était en face de Yan-Bras, et il poussait ses grognements que c'en était à se boucher les oreilles : il montrait les poings, il gesticulait, j'en avais envie de tomber en pâmoison, et Notre-Dame d'Auray sait pourtant si je suis...

— Et Yan-Bras ? demanda Vincent.

Ah Seigneur mon Dieu tout-puissant ! quel homme ! Yan-Bras ne bougeait pas plus qu'un *penlan*, tous ceux qui étaient là se reculaient... Philopen s'avance, Yan-Bras l'attend, tous deux s'enserrant... quand voilà Yan-Bras qui pâlit, qui pousse un cri, qui jette la tête en arrière et qui ferme les

yeux. Philopen ouvre les bras, et Yan-Bras tombe par terre, tout de son long, roide et sans mouvement. Il était mort ! Philopen l'avait étouffé dans ses bras comme dans une grande tenaille de fer. Ah ! bonne Marie, sainte mère de Dieu ! quel moment !... Philopen, lui, le sauvage, s'en va prendre le mouton, le jette sur son épaule et prend au petit pas la route de la falaise.

— Quoi ! dit Vincent avec un étonnement profond, Philopen a étouffé Yan-Bras aussi facilement ?

— Oui, mon bon monsieur ; j'y étais, je l'ai vu, et que tous les diables, grands et petits, de l'enfer me...

— Mais Yan-Bras était le plus solide de tous les gars de la côte ! ajouta Poulpadec qui n'avait pas prononcé une parole depuis le commencement du récit, mais qui avait paru l'écouter avec une attention profonde ; Yan-Bras était de ma force !

Et le paysan avança ses mains énormes soudées à des bras hereuléens.

— Philopen l'a étouffé comme je vous le dis, reprit Dorothée.

— Voilà qui est incroyable !

— Cela est, tout le village vous le dira comme moi, et la preuve, c'est que le pauvre Yan-Bras a été mis en terre sainte le lendemain. Quant à Philopen, on ne l'a revu qu'une fois depuis, sur la falaise, toujours avec sa fille de Poulpican.

— Sa fille ! dit Vincent en tressaillant ; quelle fille ? Philopen n'est-il donc plus seul ?

— Non, depuis trois mois.

— Il a un enfant ?

— Une jeune fille de seize à dix-sept ans qui ne le quitte pas.

— Quelle est cette jeune fille ? comment est-elle venue ? comment se fait-elle comprendre de Philopen qui ne parle ni n'entend ?

Dame Dorothée écarta les bras en signe qu'elle ne pouvait expliquer ce mystère.

— Comment se sont-ils rencontrés ? reprit-elle. Personne ne peut le dire. On avait toujours vu Philopen tout seul, poussant ses rugissements comme une bête fauve, et naturellement ne parlant jamais à personne puisqu'il est sourd muet, et que c'est bien avéré. Un matin, cependant, on aperçut près de lui sur la falaise une jeune fille que personne ne connaissait. A ses vêtements, on jugea que c'était une mendicante, car elle avait un bâton blanc à la main, un bissac sur le dos et les pieds nus. D'où venait-elle ? comment avait-elle pu parvenir à apprivoiser subitement ce sauvage de Philopen, qui n'entend rien et ne dit rien ? Voilà ce qu'on ne sait pas et ce qu'on ne saura jamais. Depuis ce jour-là, ils ne se sont jamais quittés, à ce qu'on assure. Quant à moi, je dis que Philopen est un poulpican, et la mendicante sa fille, et la preuve c'est que, pour étouffer Yan-Bras, il a fallu qu'il allât cueillir le *louzou*, le premier samedi du mois, à minuit, dans le carrefour hanté, car sans l'herbe magique...

Dorothée s'interrompt en voyant ses deux auditeurs se lever.

— Ah ! sainte Vierge ! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous partez déjà ?

— Oui, dit Vincent ; il est tard, le soleil va descendre bientôt, et il faut que nous arrivions à Crozon avant la nuit.

En achevant ces mots, Vincent fouilla dans sa poche et en tira une pièce de monnaie qu'il posa sur la table pour solder sa dépense. Puis, souhaitant le bonjour à son hôtesse, il quitta la boutique, dont Poulpadec avait déjà franchi le seuil. Dorothée les suivit jusque dans la rue, les accablant de bons souhaits au nom de tous les saints et saintes du calendrier breton, et il faut savoir ce que c'est que le calendrier breton pour se faire une idée approximative de ce qu'il peut fournir d'invocations. Rien que des saint Jean, il y en a plus de deux cent trente. Que le lecteur juge !

Bref, Vincent et Poulpadec avaient atteint l'extrémité de la rue et franchissaient les dernières limites du village alors que Dorothée, demeurée sur le seuil de sa boutique, continuait à dévider son chapelet.

XII

LES VOYAGEURS

Telgruc est bâti au fond d'une vallée profonde : quelque lit de torrent desséchée que le temps aura recouvert de terre végétale. Cette vallée, qui forme le centre de la presqu'île du Camaret, est encaissée entre un double parapet de falaises qui bordent tout le littoral. A l'abri des vents du nord, de l'ouest et de l'est, la vallée est presque toujours plongée dans un religieux silence. De la route qui la traverse de l'est à l'ouest, et qui, partant de Plomodiern, passe par Saint-Nic, Telgruc et Crozon, pour aboutir au Camaret, il est impossible, quoiqu'on soit fort proche de la mer, d'entendre le moindre bruit indiquant ce voisinage. Les énormes remparts des falaises qui l'enceignent s'opposent à toute perception de bruit.

En dehors des villes et des petits champs à demi cultivés qui les entourent, il n'a guère, dans cette presqu'île désolée, d'autre végétation que celle du genêt ; mais quel genêt ! des plantes centenaires et gigantesques, des forêts épaisses et élevées, des tiges vigoureuses qui balancent leurs couronnes d'or à cinq pieds au-dessus du front des promeneurs.

C'était dans l'un de ces sentiers encaissés et courant au centre de cet océan de verdure que Vincent et Poulpadec s'étaient engagés en quittant Telgruc. Aucun d'eux, depuis qu'ils avaient franchi le seuil de la boutique de Dorothee, n'avait prononcé une parole. Vincent avait constamment marché devant son compagnon, indiquant ainsi le degré de supériorité qu'il avait sur lui. Au reste, Vincent portait haut la tête, son geste était orgueilleux, son air assuré ; tandis que Poulpadec marchait à demi courbé sous son bissac, le front penché, de l'air soumis du paysan qui accompagne son seigneur.

Quand ils eurent dépassé les dernières limites du village, et qu'ils eurent fait deux ou trois cents pas dans le sentier bordé de genêts, Poulpadec se retourna à demi : il lança derrière lui un regard qui parut fouiller l'horizon ; puis ce regard se reporta à droite, à gauche, et enfin en avant, avec la même persistance. Bien certain qu'aucun œil indiscret ne les épiait, le paysan redressa la tête. Alors une transformation subite parut s'accomplir dans tout son être, il se secoua, son œil étincela, sa bouche se crispa avec un sourire dédaigneux. Alors il prit le pas sur son compagnon.

— Eh bien ! dit-il d'une voix ferme, ai-je bien fait de traverser la Cornouailles ?

Vincent s'inclina.

— Vous aviez raison, répondit-il.

— Yan-Bras est mort. Je comprends maintenant le silence de Georges et celui de Bourmont. Yan-Bras s'est fait tuer avant de leur avoir porté mes communications.

— Ce qu'il faudrait savoir maintenant, c'est où sont à cette heure Georges et son armée, où est Bourmont.

— Ce qu'il faut savoir avant tout, c'est comment et pourquoi Yan-Bras est mort.

— Mais Dorothee nous a dit...

— Ce qu'elle a vu, interrompit l'homme vêtu en paysan que la marchande avait salué amicalement du nom de Poulpadec, et que Vincent semblait traiter aussi respectueusement qu'un supérieur.

— Eh bien ! ce quelle a vu est arrivé et Yan-Bras est mort.

— Sans doute, mais comment a-t-il été tué ?

— Dans la lutte, par ce Philopen, cette espèce de sauvage que tout le littoral de la presqu'île connaît.

— Qu'il est muet, Philopen ?

— Qu'il est muet, qu'il pose des cris rauques, qu'il attrape le gibier à la course, et que, les jours de gros temps, il rôde sur les récifs comme un loup-cervier autour d'un champ de bataille. On raconte qu'il a été déposé, tout enfant, par l'équipage d'un navire étranger, sous le porche de l'église de Camaret. Il a grandi sur la grève, n'entendant d'autre bruit que

le rugissement des flots, ou parfois la brutale insulte d'un pâtre qui lui jetait une pierre en passant. Voilà tout ce qu'on sait de Philopen.

— Il y a maintenant ce qu'on ne sait pas.

Vincent regarda son interlocuteur avec étonnement.

— Que supposez-vous donc ? demanda-t-il.

— La sais-je ! Seulement, examinez comme moi la situation.

Georges a trois mille hommes dans les genêts d'Huolgoaf, Bourmont est avec douze cents gars à Pontaven, moi-même j'occupe le pays de Plougastel à Ponteroix avec deux mille soldats du roi. Or, j'apprends que le général Harty marche sur Châteaulin avec un convoi très important escorté de trois demi-brigades, et qu'il doit conduire de Quimper à Brest. Ce convoi se compose d'armes, de munitions, d'habillements, de tout ce qui nous manque enfin. Il faut donc nous emparer de ce convoi et massacrer les trois mille soldats qui l'escortent. J'envoie aussitôt cette nouvelle à Georges et à Bourmont, pour que nous concentrions nos forces, et cette nouvelle ne leur arrive pas, et Harty continue sa route avec son convoi sans être inquiété ; car je ne pouvais rien faire seul. Or, comment se fait-il que Yan-Bras, de la fidélité duquel j'étais certain, ait été à Telgruc, quand, pour trouver Georges d'abord et Bourmont ensuite, il devait suivre la route de Châteauneuf et celle de Rosporden ? Comment se fait-il qu'il ait passé trois jours à Telgruc lorsqu'il connaissait si bien l'importance des ordres qui lui étaient confiés ? Comment se fait-il enfin que précisément cet homme, si utile à notre cause et porteur d'un tel message en telle circonstance, soit tué subitement par un autre homme auquel il n'avait jamais parlé, et qui jamais n'avait pris part à ces jeux dans lesquels Yan-Bras excellait ? Mon cher ami, il y a là-dedans un mystère qu'il faut que j'éclaircisse, et c'est pourquoi je suis venu. Le silence de Georges et celui de Bourmont me paraissent inexplicables, la disparition de Yan-Bras était elle-même fort extraordinaire. Aujourd'hui, sa mort m'explique et ce silence et cette disparition ; mais il faut que je connaisse la cause réelle de cette mort pour la sécurité de notre cause. Vous comprenez maintenant que j'ai bien fait de venir.

— Sans doute !

Un silence succéda à cet échange de paroles. Le chemin que suivaient les deux hommes continuait à serpenter à travers les genêts. Tout à coup l'homme vêtu en paysan de Plougastel tourna à gauche.

— Mais cette sente n'est pas notre route ! dit Vincent.

— Je le sais, mais il faut la suivre.

— Elle mène à la crête des falaises par des chemins dont ne voudraient pas les chèvres.

— Bah ! avançons toujours, il le faut !

Les deux voyageurs s'engagèrent alors dans un sentier plus étroit, qui, courant sur le flanc de la montagne à gauche, paraissait se diriger, au milieu de la forêt de genêts, vers le pic élevé des falaises.

— Mon cher monsieur d'Almoy, reprit Poulpadec, il ne faut pas oublier que la situation est extrêmement grave et que la plus légère faute peut tout perdre quand nous sommes à la veille de triompher. Jamais la cause royale n'a été meilleure qu'en cette fin d'année 1799, jamais elle n'a été aussi près du succès. A cette heure où je vous parle, M. de Frotté ne tient-il pas toutes les côtes de la Normandie, Georges Cadoudal ne commande-t-il pas dans le Morbihan, de Bourmont dans les Côtes-du-Nord et le Maine, le Chancelier dans le Perche, de Châtillon sur la rive droite de la Loire, et ne suis-je pas maître de toutes les campagnes du Finistère, si les villes sont aux républicains ? Or, mon cher, le Directoire, ce gouvernement sans force et sans consistance, est en pleine désorganisation. Partout les armées républicaines ont des revers : la démoralisation se met parmi les soldats. De tous les côtés, les partis s'agitent ; le nôtre tient tout l'ouest de la France. La flotte anglaise, qui croise sur ces côtes et bloque Brest, a trois millions en or à nous débarquer et des armes pour vingt mille hommes. Nous avons des ramifications jusqu'à deux lieues de Versailles. Eh

bien ! que le comte d'Artois débarque enfin sur cette terre de Brotagne, ainsi qu'il l'a promis, que nos amis de Paris agissent et nous marchons vers la capitale, Son Altesse à notre tête, au cri de : Vive le roi ! **Croyez-vous** qu'on réponde : Vive le Directoire ? Non, certes !... Notre réussite est donc assurée. Aussi est-ce dans un tel moment, je le répète, qu'il faut redoubler de précautions et de prévoyance !

Les deux hommes se trouvaient alors au milieu d'un fourré épais et presque inextricable. Les genêts, plus hauts et plus forts, donnaient au paysage l'aspect d'une forêt vierge : le soleil commençait à décliner vers l'occident et dorait de ses rayons les plantes gigantesques dont l'extrémité se courbait sous la brise.

L'homme auquel la dame Dorothee avait donné le nom si plébéen de Poulpadec s'arrêta brusquement et parut interroger d'un regard investigateur le lieu dans lequel ils se trouvaient.

—Prenez votre fusil et armez-le ! dit-il vivement à voix basse.

XIII

POULPADEC.

Vincent s'était arrêté et avait rapidement préparé son arme.

—Qu'est-ce donc ? dit-il.

—Chut ! fit son compagnon en posant un doigt sur ses lèvres.

Et, se baissant lentement afin de ne causer aucun craquement, il s'efforça d'écarter légèrement les colossales tiges de genêts gigantesques.

Vincent, son fusil en arrêt, l'œil au guet et l'anxiété peinte sur le visage, attendait sans bouger. Son compagnon paraissait concentrer de plus en plus son attention. Enfin il se redressa.

—Attendez moi là, dit-il, que je puisse vous retrouver à cette place.

Vincent fit un signe affirmatif. Poulpadec se courba et disparut sous les genêts. Quelques minutes s'écoulèrent, puis il reparut en faisant signe à son compagnon d'avancer.

—Je ne m'étais pas trompé, dit-il ; venez et tenez-vous sur vos gardes.

Vincent s'avança avec précaution.

—Soyez prêt à faire feu au premier signal, reprit le compagnon de Vincent en tirant lui-même de sa poche une paire de pistolets dont il examina les batteries. Si ce Philopen a l'habitude d'étouffer les gens en les embrassant, il faut le tenir à distance.

—Philopen ! dit Vincent avec étonnement ; allons-nous donc le voir ?

—Je ne sais. Ce que nous allons faire, c'est visiter sa demeure, et peut-être est-il chez lui.

—Sa demeure ? vous savez donc où elle se trouve ?

—Ici, à deux pas, de cette sente, derrière ce bouquet de genêts.

—Mais comment savez-vous cela, vous qui paraissiez ignorer...

—Silence, cher ami, et avançons !

Les deux hommes écartèrent les genêts et s'enfoncèrent dans l'intérieur du fourré. Ils n'avaient pas fait six pas qu'ils se trouvèrent devant une sorte de hutte de l'aspect le plus étrange. Qu'on se figure un grand trou creusé dans la terre, garni à partir du sol d'une sorte de muraille en pierres brutes, posées à plat les unes sur les autres et que couronnait une toiture de gazon. C'était plutôt la tanière d'un animal que la demeure d'un être humain.

—C'est là ? demanda Vincent en désignant la hutte.

—Oui ! répondit son compagnon.

—Faut-il entrer ?

—Sans doute ; mais tenez-vous bien sur vos gardes ! D'ailleurs, laissez-moi passer le premier.

Les deux hommes s'avancèrent alors avec précaution vers cette ouverture pratiquée en forme d'entrée de cave. Probable-

ment la hutte était déserte, car aucun bruit ne se fit entendre. Arrivés devant l'ouverture, ils se penchèrent pour interroger l'intérieur, puis ils se glissèrent lentement.

L'intérieur de la hutte n'était pas habité et il présentait l'aspect le plus misérable. Un amas d'algues desséchées formait lit ; ce lit paraissait être divisé en deux parties, dont l'une était fournie d'une couche d'algues bien plus épaisse que l'autre. Près du lit, gisant sur le sol, une cruche de terre, un fragment de chaudière, et un croc de fer très-long et très-solide, qui devait probablement servir à arracher des épaves à la vague. C'était tout.

—Fouillons cette hutte, reprit l'homme au costume de paysan ; secouons ces algues, interrogeons les murailles et le sol, et, s'il existe une cachette mystérieuse dans ce singulier asile, découvrons-la !

Les deux hommes se mirent à l'œuvre. Après une demi-heure d'un incessant travail, ils se regardèrent avec découragement : aucun indice n'avait révélé le plus petit mystère.

—Rien ! reprit le compagnon de Vincent en poussant un soupir. Abandonnons ce repaire et continuons notre route.

Tous deux regagnèrent la sente qui continuait à gravir le flanc de la falaise.

—En vérité, dit Vincent après un silence, je ne comprends pas que vous ayez pu vous arrêter un moment à la pensée que ce Philopen était un agent républicain, car c'était là votre pensée n'est-ce pas ?

—Peut-être ! répondit l'autre en paraissant réfléchir.

—Mais Philopen n'a jamais quitté la Bretagne !

—Qu'en sait-on ? l'existence de cet homme est une sorte de légende. On est demeuré des années sans le voir. Ensuite personne n'a jamais pu l'examiner en face, à loisir : on n'a jamais fait que l'apercevoir de loin, courant demi-nu. Quand une individualité n'est pas mieux connue que celle-là, il est facile de lui en substituer une autre en conservant les apparences.

—Quoi ! vous croyez...

—Je ne crois rien, je suppose !

—Mais ce Philopen est sourd, muet et idiot !

—Brutus, de républicaine mémoire, n'a-t-il pas joué à peu près ce rôle ? et il devait être plus difficile de tromper les citoyens de Rome que les paysans Bretons.

Vincent regarda son compagnon, puis il courba la tête sans répondre.

Tous deux continuaient à marcher ou plutôt à gravir, car le sentier devenait de plus en plus difficile et de plus en plus escarpé. La fatigue devait être grande, et la conversation devenait impossible. Le bruit de la respiration sifflante des deux hommes se mêlait seul à celui des cailloux et des grosses pierres qu'ils faisaient rouler sous leurs pieds. Les genêts semblaient devenir plus hauts et plus épais, et ils formaient un réseau inextricable, interceptant presque la lumière. Les voyageurs continuèrent leur ascension difficile avec une agilité décelant la vigueur peu commune de leurs jarrets et la grande habitude qu'ils devaient avoir de telles excursions.

Tout à coup, et au moment où ils devaient le moins s'y attendre, la lumière des rayons du soleil les frappa en plein visage et une violente rafale de vent tordit les genêts autour d'eux : un spectacle magnifique s'offrait alors à leurs regards.

Les deux voyageurs venaient d'atteindre le sommet de la falaise ; devant eux, le sol s'enfonçait à pic à une profondeur incommensurable ; à leurs pieds était la mer, la mer murmurante, mélancolique, encadrée d'une bordure de montagnes lointaines, et semblable à l'un de ces immenses lacs du Nouveau-Monde qu'entoure la solitude.

Poulpadec posa vivement la main sur l'épaule de son compagnon pour le contraindre à s'arrêter sur place, et il avança la tête en paraissant prêter attentivement l'oreille : un bruit sourd se faisait entendre au loin, et ce bruit avait quelque chose de monotone et de cadencé.

—C'est le bruit des vagues se brisant au pied des falaises, dit Vincent.

—Sans doute, répondit Poulpadec ; mais à ce bruit ne s'en mêle-t-il pas un autre ?

—Je n'entends rien que le murmure des vagues.

Poulpadec secoua la tête.

—J'entends autre chose, moi, dit-il.

—Quoi donc ?

—On dirait un cri lancé comme un signal !

—Je vous répète que je n'ai rien entendu !

—Tenez, écoutez !

Les deux hommes demeurèrent muets en prêtant une oreille attentive... Quelques minutes s'écoulèrent dans une vaine attente.

—Allons ! je me serai trompé, dit Poulpadec en poussant un soupir. Pendant j'aurais juré entendre... Enfin je me serai trompé.

FIN.

LA DEUXIÈME PARTIE A POUR TITRE

LA BRÛLE-GUEULE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENEY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C,

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.

Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 16 NOVEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent

MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande vente spéciale de Marchandises Importées.—Le tout à être sacrifié sans égard au prix.

SEALLETTE !

SEALLETTE !

Cinq Caisses d'Etoffes à Robes unies et de fantaisie, 2 Caisses de Pluche en Soie dans toutes les nuances, 4 caisses de Manteaux, Dolmans et Paletots, 2 caisses de Manteaux d'enfants, 3 caisses d'étoffes à manteaux de fantaisie, 1 caisse de garniture en plume et pelletterie de couleur, 5 caisses de sous-vêtements écossais très fins, 2 caisses de bas cachemire belle valeur, 4 caisses de cachemires français, toutes couleurs, ainsi qu'une quantité d'autres marchandises.

Le tout à être clairé sans réserve et au-dessus du prix du gros.

Tout notre grand assortiment de flanelles, bas, châles, gants, chemises, cols, collets et poignets, à être vendus au même taux.

Couvertes, confortables et couvrepieds à être vendus au prix coutant.

Grande vente de tapis, prélaris, rideaux, pôles, rugs, mattes, matings, broches, etc., à grande réduction.

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE